5me ANNÉE. — N° 10 Octobre 1906

REVUE COSMIQUE

SYNTHÈSE

DE LA TRADITION COSMIQUE

(Suite)

LES FORMATIONS

« Dans le repos de l'assimilation, la deuxième Emana-
« tion forme un Etre à sa propre similitude et le revêt de
« la matière la plus parfaite qu'elle a attirée dans la sphère
« de la Formation, et dans laquelle elle infuse ses propres
« forces (pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale).
« Ensuite elle fait une deuxième Formation semblable à la
« première et ces deux Formations reposent avec elle dans
« son aura. »

L'Etudiant de la Tradition Cosmique aura sans doute remarqué la différence marquée entre l'œuvre de la première et celle de la deuxième Emanation du Septième Attribut. Il observera maintenant le revêtement, l'office et l'œuvre

de la première et de la deuxième formation de la deuxième Emanation.

De même que la première Emanation du septième Attribut, la première Formation de la deuxième Emanation fut revêtue de la matière la plus parfaite de sa densité ; et dans cette Formation le Formateur d'abord infusa ses propres forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale : ensuite il forma la deuxième Formation qui, elle aussi, reçut des forces quaternaires du Classificateur et Formateur ; mais quoique les forces capables de perméer la première et la deuxième Formation fussent les mêmes, leur pouvoir de réceptivité de ces forces différait : car en proportion des forces inhérentes de la matière et de leur évolution est leur responsion, et selon cette responsion est la capacité de recevoir. Le fait que la substance la plus parfaite avait été utilisée pour le vêtement de la première Formation prouve que le vêtement de la deuxième Formation était nécessairement moins parfait et partant inférieur quand à la capacité de recevoir des forces immédiatement plus raréfiées. Dans la Tradition Cosmique publiée, il est simplement constaté que pendant la première époque de repos, le Formateur forma un deuxième être ; mais rien n'est dit relativement au temps qui s'écoula entre la formation du premier et celle du deuxième formé ou entre la première et la deuxième époque de repos ; la Tradition décrit ensuite immédiatement l'œuvre de la deuxième formation, et ses sept extériorisations ou dématérialisations. « Dans le repos, l'être intégral de la deuxième formation est uni par affinité avec son formateur. »

L'étudiant fera bien de noter ce fait important *que l'affinité entière avec le pathétiseur est essentielle à l'effectivité du pathétisé qui s'extériorise sous sa protection : cette union d'affinité nécessite non seulement bonne volonté de la part du pathétiseur mais au moins égalité de l'être*. C'est principalement à cause de la non observance de ce fait que l'épuisement physique, l'excitation ou la dépression ner-

veuses et quelquefois même le dérangement mental peuvent se produire). Le mot *principalement* est employé sciemment, car quelquefois il arrive que le malaise naissant de la mal-satisfaction et par conséquent le manque entier ou partiel de succès naît indirectement de la perfection supérieure du pathétiseur et de la sentientation de la pathétisée ou sensitive qui est insuffisante pour la réception intégrale de ses forces (ainsi que ce fut le cas avec Aoual et Tzère.) Comme en presque toutes les circonstances le respect de la liberté personnelle remédie à cette mal-satisfaction et à ses résultats désappointants. Aucune loi sauf la loi naturelle et Cosmique de l'affinité ne peut être un lien efficace pour unir le pathétiseur et la pathétisée : et rien, sauf le manque d'affinité, ne peut affaiblir ce lien.

En Cosmosophes nous sommes pour l'unification et non pour la division ; la liberté individuelle (qu'il ne faut pas confondre avec la licence) est nécessaire à l'unification.

Quand le pathétiseur et la pathétisée ne sont pas du même status, il est bon que comme dans l'union du Formateur et du formé (décrite dans la Tradition Cosmique) le pathétiseur soit en avance sur le pathétisé. Le pathétiseur et le pathétisé (comme compagnon, grand ami et collaborateur pour acquérir le grand prix, savoir, l'immortalité intégrale) doivent être fidèles l'un à l'autre dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances de la vie ; chacun doit soutenir fermement et tendrement l'autre en tout temps de besoin, et la conscience même de la mutuelle faiblesse et de l'aide mutuelle non seulement guérira mais glorifiera ce qui autrement pourrait laisser une cicatrice. Les cosmosophes ne sont pas les rois et reines des contes des fées qui étaient toujours assis sur des trônes en de royales robes et avec la couronne et le sceptre, mais d'humbles et sincères travailleurs humains à peine éveillés à la conception de nos capacités, à peine émergés de l'étape embryonnaire, et il est nécessaire que l'aspirant suive le droit chemin de la sagesse dont le double portail

d'entrée est la logique et le sens commun, et qu'il laisse les chemins de traverse de la fantasmagorie et du sentimentalisme à ceux qui ont le temps et le goût de suivre ces chemins. Le statu quo des compagnons cosmosophes doit être celui du Formateur et de sa formation décrit dans la Tradition, et ils doivent regarder tout ce qui y est contraire comme le capitaine d'un bateau à voiles regarde les vents adverses passagers ; à leur arrivée, il serre temporairement ses voiles de manière à obvier, autant que possible, à leur effet.

Passons maintenant à la considération et à l'étude d'un des plus intérèssants phénomènes,

L'EXTÉRIORISATION

La deuxième formation où le pathétisé s'extériorise, c'est à-dire qu'il quitte l'enveloppe extérieure dans le repos sous la garde du pathétiseur. Il passe dans la raréfaction la plus proche, en sa forme parfaite, c'est-à-dire dans la raréfaction voisine de l'être individualisé, de sorte qu'il est indépendant, en sa semblable raréfaction, de l'enveloppement extérieur. Cette première extériorisation avait pour objet l'infusion des forces quaternaires du pathétisé, un par nature et affinité avec le pathétiseur dont il était le volontaire intermédiaire : sous l'influence de cette émission de forces, la matière la plus radiante et raréfiée (c'est-à dire celle qui a été la plus responsive aux forces émanées par la Première Emanation) se groupe comme par affinité, laissant de côté la matière moléculaire la moins parfaite et la moins développée. « Ainsi l'ombre fut et la lumière fut, » puisque sans contraste ni l'une ni l'autre n'est. Ayant accompli son travail dans cette raréfaction, le pathétisé rentre dans l'enveloppe ou le degré d'être d'où il s'était extériorisé et se repose. Bien. Ce qui était est, et ce qui est sera. Chaque extériorisation doit avoir pour objet le bien-être et le pro-

grès vers le perfectionnement de la raréfaction dans laquelle l'extériorisé entre, et quand l'œuvre est accomplie, le retour au pathétiseur doit être immédiat, et suivi de repos dans la forme reprise et qui a été pendant quelque temps abandonnée ; la durée du repos doit être assez longue pour rétablir l'assimilation parfaite.

Au commencement de l'extériorisation, le sensitif ne doit jamais passer, par la volonté et la puissance du pathétiseur, au delà du degré le plus voisin de raréfaction, si grande que soit l'apparente nécessité ou le désir : il est dit « par la volonté et la puissance du pathétiseur », parce qu'il est possible qu'un sensitif qui a retenu en plus ou moins grande mesure quelque degré ou état d'une existence d'antan s'éveille naturellement dans ce spécial état ou degré.

Une autre raison spéciale pour laquelle le pathétiseur et le pathétisé ou sensitif devraient être en pleine affinité, est la possibilité, en cas contraire, que le sensitif s'éveille dans la raréfaction dans laquelle il a le plus effectivement conservé son individualité, et soit ainsi incapable de rentrer dans son enveloppement plus dense, ou bien ne le veuille pas. Cette rencontre n'a généralement aucun mauvais effet, parce que l'être rencontré dans la raréfaction par le pathétisé est un degré d'être du pathétiseur ; le danger consiste en la possibilité, pour quelque être plus puissant que lui, d'assumer sa forme et d'influencer le pathétisé de telle façon qu'il n'ait pas la volonté et, partant pas le pouvoir, de rentrer dans l'enveloppement nervo-physique ; ce triste événement n'est pas possible, quand le pathétisé et le pathétiseur sont comme la Deuxième Emanation et sa Deuxième Formation, c'est-à-dire quand tout l'être du pathétisé (ou de la pathétisée) est uni par affinité avec son pathétiseur. Il sera obseévé que l'immédiat ou direct effet de la première extériorisation de la deuxième Emanation du septième Attribut fut le GROUPEMENT PAR AFFINITÉ et qu'après que ce groupement fut établi, l'*extériorisé rentra dans sa forme plus dense et se reposa.*

A la deuxième extériorisation, l'extériorisé quitta deux degrés de son être composé, laissant le degré le plus dense, savoir le degré en passivité dans la sphère de sa formation, et le deuxième degré (qui avait été précédemment extériorisé) dans l'état de la matière moléculaire près de l'état de la matière atomique *en forme parfaite* (c'est-à-dire dans ses degrés d'être mental, psychique, nerveux et physique). La perfection ou intégrité de l'être est essentielle pour l'effectivité de l'œuvre de l'extériorisé ; une des plus importantes de ces œuvres est encore le *groupement par affinité*.

Après que le plus raréfié des deux degrés d'être extériorisés de la deuxième formation eut accompli cette œuvre de groupement par affinité, il rentra dans le degré d'où il s'était précédemment extériorisé et qui s'était reposé en passivité dans la sphère de sa formation, lequel degré de même manière rentra dans l'enveloppement plus dense. A l'égard des sensitifs terrestres actuels, la première extériorisation est celle du degré d'être nerveux : la deuxième celle du degré psychique.

Dans la troisième extériorisation, le degré d'être de l'extériorisé, en forme parfaite, passa à l'endroit de l'origine du Formateur et Pathétiseur, à l'Etat Attributal, *non pour travailler mais pour reposer*, et après le repos l'extériorisé entra dans une splendeur lumineuse et s'y reposa encore. Le récit de la troisième extériorisation est si plein d'enseignement précieux *(parce que pathétique)* qu'il vaut la peine que le cosmosophe le considère soigneusement.

La troisième extériorisation du pathétisé ou sensitif terrestre actuel est celle du degré mental qui vêt et manifeste spécialement l'intelligence.

On se souvient que ce fut comme Intelligence qu'au commandement du septième Classificateur de la matière des Matérialismes, le Formateur plana au dessus de la substance mélangée en voulant que « la lumière (ou intelligence) soit manifestée ». Le mot transcrit comme planer ou couver signifie une position de repos ou de tranquillité

et c'est dans l'attitude de couver ou de planer plutôt qu'en celle de la pleine activité que le mentalement extériorisé peut travailler le plus effectivement, à la fois dans les densités et dans les raréfactions voisines avec lesquelles il est en affinité. L'œuvre spéciale de l'être mental extériorisé du pathétisé ou sensitif dans l'état physique est celle de la réception et c'est dans cette attitude calme et patiente si bien décrite comme planer et couver que les mentalités terrestres les plus évoluées peuvent le plus aisément sentienter la force mentale de l'extériorisé et s'élever en responsion. Dans la troisième extériorisation ou extériorisation mentale, il est essentiel non seulement que l'extériorisé se maintienne dans la position calme et patiente de ce qui plane ou couve, mais que la mentalité du pathétiseur aussi soit calme et lumineuse, pour qu'en retournant au degré nervo-physique, lieu de formation, le pathétisé puisse trouver un lieu de repos en affinité avec sa propre luminosité. Une autre et très importante raison pour laquelle le pathétiseur doit remplir cette condition est que si le triplement pathétisé entre en communication avec des intelligences plus raréfiées, il doit être capable non seulement d'entendre, mais de participer intellectuellement et ainsi de saisir la signification de ce qui est communiqué par les mots du pathétisé : en effet, il est probable qu'en rentrant dans le degré nervo-physique le sensitif sera entièrement ou partiellement inconscient de ce qui a été sentienté pendant le temps de son extériorisation.

Ceci est d'autant plus essentiel lorsque le sensitif peut être en rapport avec des intelligences beaucoup plus raréfiées que celles dont il a eu précédemment conception active, de sorte que la communication peut être difficile à comprendre même dans les plus favorables circonstances. Cette extériorisation mentale tandis qu'elle est de grande valeur et peut être le « sésame ouvre-toi » du chemin de la sagesse, n'est pas sans danger pour ceux dont l'être nerveux n'est pas équilibré et individualisé (*Verbum sap*).

La quatrième et les autres extériorisations touchent des hauteurs et des profondeurs dans lesquelles chacun devra monter ou plonger selon ses capacités et son évolution. Qu'il suffise de dire que les paragraphes sur les extériorisations 4e, 5e, 6e et 7e sont chacun comme la note tonale à de magnifiques harmonies et mélodies Cosmiques : comme le fil indicateur doré et saphirin (dont chacun des deux torons est duel) dont le mélange a la couleur de l'émeraude pure de la vitalité ; un fil indicateur qui conduit aux profondeurs de la cour intérieure du Temple cosmique, propre au repos dans le sommeil de l'Alifa ; on dit de ceux qui se reposent ainsi qu'ils y sont vêtus *des vêtements blancs, c'est-à-dire aurisés en l'équilibre* ou, pour se servir des paroles de La Tradition, « entourés d'un halo de lumière blanche et pure ».

Pleines de la réalisation de magnifiques possibilités sont les paroles qui à son réveil de ce sommeil furent entendues par la formation comme du centre intime de son propre être : « Qui peut connaitre l'origine de Celui qui est formé pour l'immortalité et pour la perfection de l'Etre ? »

Il y a un fait cependant qu'il est bien d'imprimer dans la mémoire de l'aspirant cosmique, c'est que le résultat de l'extériorisation de la deuxième formation qui passa aux pathétismes fut l'acquisition du pouvoir ou capacité de passer de degré en degré, d'état en état, de classification en classification *sans extériorisation*, et que ce pouvoir ou capacité est dû à la satisfaction de l'être par la totale sustentation, selon la Tradition.

« Environnée de force pathétique, et voilée d'une nébu-
« losité qui l'entourait en forme sphérique, la deuxième
« Formation se trouva dans un entourage capable de lui
« fournir tout ce qui lui était nécessaire pour la sustenta-
« tion des états d'être moins raréfiés, de sorte qu'elle
« put traverser les trois centres sans s'extérioriser, c'est-
« à-dire approcher du *Nucléolus dans la forme pathé-*
« *tique*.

« Là elle reposa très longtemps dans un sommeil cons-
« cient. Puis s'éveillant elle quitta la forme pathétique à
« l'endroit où le second état de centralisation aurise le Nu-
« cléolus : ensuite elle fut emportée, dans sa sphère de
« sustentation, vers l'état Attributal où la forme qu'elle
« avait laissée reposait à l'ombre protectrice du Formateur.
« Rentrant dans cette forme, elle revint rapidement, d'ex-
« pansion en expansion, laissant une sphère de sustenta-
« tion en chaque état où elle s'était extériorisée et à
« l'endroit où avait reposé la forme dont elle s'était exté-
« riorisée.

« Et quand enfin elle s'endormit du sommeil réparateur
« dans l'aura de son Formateur, une sphère de sustentation
« se trouva aussi sur les confins de la matière la plus
« dense ».

(Pages 16-17, vol. Tradition Cosmique.)

Cette rare condition des plus favorables est enregistrée dans la Tradition vulgarisée où il est à relater que quelqu'un porta ce témoignage au sujet de certains des évolués : « Un Dieu des Dieux apparaitra à chacun de vous en Zion » c'est-à-dire dans le degré physique, qui est habituellement symbolisé par le Z (7 numériquement) et en couleur par des rubis ou par le cramoisi du sang ou du vin rouge. La deuxième formation reposa donc dans son aura de sustentation au milieu de la triple centralisation, en attirant par affinité tous les états de pathétisme, de l'éther et de la matière atomique et moléculaire que la Première Emanation et la Deuxième avaient touchés ; les raréfactions et densités variées pénétraient dans la sphère de sustentation dont elle était entourée et fournissaient *en ordre* tout ce qu'il fallait pour la perfection de l'être. C'est cet être qui ensuite accompagna son Formateur d'expansion en expansion, de densité en densité, jusqu'à ce que finalement l'Attribut de Justice devenu un avec sa seconde émanation, le portât, dans la lumière et le surombrement, jusqu'à l'état physique où il fut vêtu de la matière la plus radiante et raréfiée et

fait homme. C'est cet être prééminent parmi les formations intégrales que la politique sous le manteau de la religion a confondu avec des formations plus récentes faites par un formateur local : c'est lui que la Tradition falsifiée, actuellement enseignée dans le xxe siècle, décrit comme un être composé d'une âme et d'un corps fait de néant et de limon ; au sujet de son corps, nous sommes logiquement informés *qu'étant matériel il ne peut pas être fait à l'image de Dieu qui est un pur esprit, tandis que l'âme du matérialisé, éloignée de deux degrés du corps, est un* ESPRIT CRÉÉ *à l'image de Dieu !* De plus, cet être à qui l'état physique et ses formations furent donnés en héritage éternel fut, avec ses descendants maudit par son Formateur (qui, selon leur propre tradition, *mit toutes ses œuvres sous eux*, et les couronna de gloire et d'honneur) et fut condamné à toutes les misères temporelles et à la *souffrance éternelle après la mort. Quels blasphèmes ! Quel contraste* absurde, si ses effets n'étaient pas si terribles ; et cet enseignement est accepté par les fidèles, partout dans la Chrétienté, au sujet de la Deuxième Formation qui fut vêtue et manifestée comme homme, le suprême évoluteur terrestre.

***

« Après avoir reposé, calme et immobile, pendant quel-
« quelque temps, la Formation encore endormie raconte
« ainsi, comme Intelligence à Intelligence, ce qu'elle a vu :
« Je vois comme une pure blancheur d'une grande clarté,
« immuable et possédant une propriété lumineuse.

« Partout où je regarde, autour, au dessus et au dessous
« de moi il y a toujours cette blancheur pure, immuable
« et lumineuse.

« Vers l'Est et en haut, il y a à la fois son foyer et son
« origine. A droite de cette clarté, c'est-à-dire à ma main
« gauche, un Etre à ma propre similitude sommeille de-
« bout ; son visage est tourné vers moi.

« Cet Etre est parfait dans tous ses états et degrés d'être, « depuis la triplicité centrale qui voile le Nucléolus jus- « qu'à l'état dans lequel vous venez de me revêtir.

« Je l'interroge : Pourquoi vous tenez-vous debout dans « votre sommeil en regardant comme quelqu'un qui at- « tend ? Et il me répond : « J'attends sept enveloppes au « moyen desquelles la chaine de l'Etre sera perfectionnée « et l'Equilibre cosmique établi à tout jamais. C'est à vous « qu'incombe ce perfectionnement. »

« Je reste silenciense, même en pensée, et je ne com- « prends pas la signification de ses paroles. Il s'en aperçoit « et me dit :

« Il y a dans la matière mélangée sept grandes densités « non classifiées qui sont divisibles et subdivisibles ; « chaque état contient en lui-même tout ce qui est néces- « saire pour son bien-être et son perfectionnement. »

« Pourquoi, demandé-je, dois-je assumer pour cela sept « autres états avec leurs divisions et subdivisions ? »

« — Parce que, me répond-il, c'est au moyen de ceux « seulement qui sont les plus perfectionnés dans chacun « de leurs états que chaque état peut se développer et se « perfectionner ; aucun être individuel ne peut influencer « ce qui n'est pas dans sa sphère de sentientation, ni en « être influencé, puisque toute autre chose est pour lui « comme si elle n'existait pas.

« Donc vous qui êtes le chef-d'œuvre de l'être indivi- « duel, vous devez, par nécessité, assumer toutes les den- « sités des états et degrés de la matière, afin que, par vous, « chaque état et degré soit développé et perfectionné.

« Plus est ardue l'œuvre de développement de la matière « la plus dense, plus est doux le repos ; plus est grand le « conflit, plus grande est la victoire !

« Tout doit par nécessité, être Un dans l'Union Cos- « mique, sans quoi il ne peut y avoir un équilibre parfait.

« Dans chaque état et degré que vous avez touché ou « que vous toucherez, se trouve une sphère où l'on peut

« centraliser jusqu'à l'endroit où je suis et dilater jusqu'a « l'endroit où vous êtes : car nous sommes Un ».

« Pendant que j'assumerai une à une les densités de la « matière, resterez-vous stationnaire, demandé-je ensuite, « puisque votre centre est le Nucléolus qui voile l'Infpen« sable?

« L'unique limite d'évolution des formations indivi« duelles est celle de leurs propres capacités et du déve« loppement de ces capacités. »

(Page 22, 1er vol. Tradition Cosmique).

Les motifs de la transformation de la Tradition par la politique ne sont pas difficiles à trouver.

Les deux pieds sur lesquels la politique est à même de se soutenir et de continuer sa marche en avant sont la peur et l'ignorance, toutes deux exclues de la Philosophie ou soph Cosmique. L'unique chose nécessaire pour le succès de la politique est l'argent. L'homme donc devait être rétrogradé à la position d'un criminel condamné, d'une créature qui était tombée de son état élevé aux profondeurs d'ignorance et de bassesse, afin d'avoir besoin d'un rédempteur, et ce rédempteur devait quitter la terre afin de déléguer son pouvoir à un certain ordre d'hommes, seuls privilégiés, pour dispenser les grâces et faveurs gagnées par ses mérites : toutes ces grâces et faveurs, avec la connivence du code et du culte, ont leur prix.

De meme par la simple substitution du mot vierge à celui de femme, comme il est écrit dans l'original, un nouveau Dieu incarné fut prédit et fabriqué ; de la simple substitution de la virginité à la chasteté est résultée la plus puissante arme de la politique, savoir, le célibat obligatoire des sensitifs, et leurs vœux qui tendent à la stérilité ou à l'union avec des êtres autres que leurs semblables.

Ainsi ce n'est plus le fils de l'homme, mais le fruit de l'union non-naturelle d'une femme avec un être autre que l'homme qui fut proclamé le Restituteur. Ainsi l'union de l'homme et de la femme fut proclamée inférieure à leur

dédicace à des êtres plus raréfiés. La conception d'une femme par des Dieux variés qui se sont temporairement matérialisés en assumant la forme d'hommes, d'animaux ou d'oiseaux est commune dans la mythologie, et de telles unions sont nés des Dieux incarnés : mais parmi les Grecs et les Romains les hommes étaient libres de les adorer ou de ne pas les adorer.

Vesta avait ses vierges, mais quand le temps de leur office (de garder les feux sacrés) était passé, elles étaient libres de prendre leur place parmi les plus nobles matrones; et les feux même ou la lumière active qu'elles gardaient dans le temple si jalousement, illuminaient les Pénates.

Dans l'ancienne maison Romaine, le foyer était la partie centrale autour de laquelle les habitants s'assemblaient tous les jours pour leur commun repas; chaque repas ainsi pris était un saint lien d'union et d'affection parmi les membres d'une famille et en même temps un acte d'adoration envers Vesta (ou Hestia), combiné avec un sacrifice à elle et aux Pénates; de même une cérémonie publique unissait tous les citoyens de l'Etat comme une grande famille.

Ainsi le culte avait pour objet l'Unification.

(A suivre).

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(Suite)

Après ceci quelques uns des gens qui avaient appris à penser par eux-mêmes vinrent à Tzl et l'interrogèrent à propos des Dieux qu'ils adoraient et quand Tzl vit qu'ils n'étaient pas suffisamment évolués pour comprendre le culte du Sans forme vêtu et manifesté comme émanations, attributs et formations, il répondit : « Comme dans les temps passés nous permettons aux nations et aux peuples de suivre leur propre sentientation à l'égard des Dieux qu'elles adorent. Néanmoins nous vous conseillons de pratiquer le culte de ceux qui sont charitables et bienfaisants, qui portent témoignage de leurs vertus et de leur volonté en vous faisant du bien et en vous donnant de la pluie du Ciel et des saisons abondantes, emplissant vos cœurs d'allégresse, et nous vous conseillons de vous abstenir du culte d'aucun être, qu'il soit Dieu ou homme, qui exige l'offrande de sang ou de chair soit d'homme, soit d'animal, ou de sa propre chair et de son propre sang s'il est un Dieu Incarné.»

Or quand la secte de Necho Denus entendit dire que Tzl

avait permis aux prêtres de lui présenter des offrandes comme à un Dieu, elle souleva la colère de plusieurs qui avait regardé Tzl et ses enseignenents d'une manière favorable, ou, du moins indifférente. Une certaine nuit, qu'ils s'étaient assemblés dans un endroit qui bordait la frontière du pays dans lequel Tzl demeurait, quelqu'un vint à lui et dit : « Une veuve et sa fille qui est une jeune et belle vierge attendent dans le bois qui sépare ce pays du pays contigu et elles désirent ardemment parler avec toi sans délai. »

La lumière de l'amour se ralluma en Tzl et cette pensée s'éleva en lui : « Peut-être, maintenant que S T N est disparu, l'amour de l'enfant de la veuve s'est tourné vers moi.»

Il se rendit donc au lieu indiqué, mais comme il en approchait, subitement il fut entouré d'une bande d'hommes armés qui portaient des bâtons et des pierres et qui avec de nombreux jurons et des imprécations se précipitèrent sur lui d'un seul accord et le frappèrent et le lapidèrent jusqu'à ce qu'il tombat au milieu d'eux comme quelqu'un dont la vie s'est enfuie. Alors Necho Deuus, le croyant mort, sortit de l'ombre des arbres et attacha sur le dos de Tzl un parchemin sur lequel était écrit dans la langue du peuple parmi lequel Tzl séjournait : « Regardez votre Dieu.» Après avoir ainsi fait, il ordonna à certains de ses adhérents d'enlever le corps enveloppé d'un manteau et le déposer près de la porte de la cité d'où il était sorti. De bon matin, aussitôt que le bruit se répandit que Tzl avait été trouvé hors de la porte de la cité, tous les principaux hommes et les prêtres s'attroupèrent au lieu où il gisait et comme ils s'affligeaient et faisaient des lamentations sur lui en rappelant toute la bonne volonté qu'il leur avait témoignée et les bienfaits qu'ils avaient reçu de ses mains, subitement il se leva et se tint debout et alla au milieu d'eux dans la cité. Alors ils se réjouirent avec une grande joie et offrirent en son honneur de riches offrandes et firent un grand festin auquel beaucoup de monde fut invité et qui dura plusieurs jours, Le lendemain de la fête, le principal prêtre vint à

l'habitation de Tzl et demanda à lui parler en particulier; dès qu'il se trouva seul avec Tzl il lui offrit une plaque dont un côté était d'or et l'autre d'argent, et sur chaque côté étaient gravés les mêmes caractères qui étaient inconnus à Tzl. Lorsqu'il eut remis la plaque dans les mains de Tzl, il lui offrit douze grains de blé et une grappe de douze raisins murs et violets en disant: « Cette offrande prouve que nous vous reconnaissons comme un Dieu Incarné. Néanmoins je viens pour vous conseiller de quitter cette cité et ce pays et d'aller à une certaine cité qui est dans une belle vallée entre deux rangées de montagnes. »

Tzl exprima sa douleur à la pensée de quitter ceux qui lui avaient témoigné tant de bonté, et dit:

« Pourquoi dois-je m'en aller vers cette cité où je ne connais personne ? »

Le principal prêtre répondit : « Parce que là vous serez avec quelqu'un qui a le vouloir et le pouvoir de vous protéger et qui est plus fort que nous, car nous ne sommes pas capables justement de prendre soin de vous, ce qui du reste n'est nullement une tâche légère, vu qu'en raison du déséquilibre les vies de ceux tels que vous sont spécialement précaires, c'est-à-dire les vies des Dieux Incarnés qui ne sont pas encore glorifiés.

— Ce n'est pas la première fois depuis que je séjourne parmi vous j'ai entendu l'expression « qui ne sont pas encore glorifiés. » Qu'entendez-vous par ces paroles ?

— Cela signifie ceux qui n'ont pas encore revêtu le vrai corps physique ou glorieux qui peut être rarement obtenu par quelqu'un de votre âge et jamais obtenu par quelqu'un de votre âge et de votre tempérament. »

— Pourquoi ?

— Parce que, en ce temps-ci, le moyen le plus effectif d'atteindre le corps glorieux est d'attirer ses constituants vers une aura équilibrée et cet équilibre n'est pas compatible avec l'excès. Par conséquent, par l'affection que nous

vous portons, notre désir est que vous soyez protégé, autant que possible par un chez qui est la connaissance et la puissance.»

Ainsi Tzl partit, accompagné d'un guide qui le conduisit à la maison où il allait demeurer avec l'homme dont l'archiprêtre lui avait parlé : et il demeura avec cet homme pendant trois ans entiers et s'accrut grandement en connaissance et en puissance et il trouva le chemin de la sagesse qui conduit à l'équilibre.

Au bout de trois ans il arriva aux oreilles de Tzl que non seulement les peuples parmi lesquels il avait exécuté des merveilles, mais quelques uns de ses disciples aussi, murmuraient et etaient troublés à son sujet en questionnant : « Comment arrive-t il qu'un de nos travailleurs le plus savant et effectif s'absente et se cache on ne sait où, au lieu de nous aider en notre lourde tâche, et de répondre au moins à ceux qui discutent notre philosophie afin de la comprendre.» Et ces paroles troublèrent Tzl, de sorte que lorsqu'il rencontra son hôte la fois suivante au casse-pain, il lui fit connaitre son désir de rejoindre ses frères et collaborateurs dans la cité sacrée afin de les aider en leur enseignement et en leurs labeurs. L'homme répondit : « Nous comptons que tous les hommes sont libres. Néanmoins notre pensée à votre sujet est que vous demeuriez avec nous jusqu'au temps où votre degré d'être nerveux sera individualisé. Ce délai sera, pour ceux qui naturellement désirent votre présence au milieu d'eux, un gain et non une perte. Car le travail d'un dont l'être nerveux est individualisé est beaucoup plus puissant que le travail de celui dont l'être nerveux est comme ce qui est encore plastique dans le moule, de sorte que si le moule est brisé il ne retient plus la forme. »

Tzl aussi longtemps qu'il resta en la compagnie de son hôte sentienta la sagesse et l'effectivité de son conseil ; mais quand il retourna à sà propre chambre, le désir languissant d'être avec ceux qui désiraient qu'il fut avec eux,

revint et, le lendemain. ayant pris congé avec affection de son hôte qui le bénit et qui pleura sur lui, il partit pour la cité sacrée. Les disciples le reçurent avec une grande allégresse, et quand il fut resté avec eux pendant quelque temps, les réconfortant grandement, il parut ouvertement devant les peuples et ils furent excessivement contents pour la plupart parce qu'ils l'associaient avec les bienfaits qu'ils avaient reçus de sa part; mais quelques-uns lui firent la bienvenue pour l'amour de lui-même. Or l'homme avec lequel il avait séjourné pendant trois ans entiers avait dit : « Je désire une chose de votre part : c'est que vous ne disiez à personne chez qui vous êtes demeuré. » et Tzl avait promis qu'il ne le dirait à personne. Comme Tzl reprit sa vie active, beaucoup de personnes le surveillèrent et elles se disaient les unes aux autres : « Est-ce vraiment possible que ce soit celui qui, tout en possédant de nombreuses et grandes vertus, était fier entre les fiers, tandis que maintenant il est humble, se comptant comme le dernier et le moindre d'entre nous ? » Lorsque ces paroles furent répétées à Tzl il dit : « C'est parce que jusqu'ici je pensais savoir quelque chose, mais maintenant j'ai appris que je ne sais rien. »

Et quand cette réponse fut rapportée au Chef Hiérarchique de la cité sacrée il dit : « Tzl est entré dans le portail extérieur du temple de la sagesse. »

A cause de la réapparition de Tzl, quelques amants de la connaissance et de nombreux curieux vinrent à la cité sacrée et parmi eux se trouvait un groupement de la maison du quaternaire. Or à une certaine époque il s'était élevé parmi les amants de la connaissance une discussion quant à l'efficacité de certains rites cérémoniaux que certaines personnes soutenaient être de peu ou d'aucune valeur, ou au moins non obligatoires : Parmi les discuteurs, un des plus éloquents et des plus zélés pour les rites cérémoniaux ou la similitude et les signes extérieurs et visibles des pouvoirs occultes était un de la maison du quaternaire, nommé Ehu-

dah, qui dit : « Le Keves lui-même, lorsqu'il a ressuscité notre parent, ne manqua pas d'employer des paroles d'évocation, mais l'appela par son nom et lui dit de sortir du sépulcre.»

Ceux qui ne croyaient pas à la nécessité des rites cérémoniaux répliquaient : « Le Keves lui-même. affirma expressément qu'il eut pu, avec une égale puissance ressusciter celui qui dormait sans même aller à l'endroit du sépulcre ; mais il s'y rendit et l'évoqua par des paroles à cause de ceux qui étaient témoins de cet événement.» Et bien d'autres choses furent dites pour et contre les rites cérémoniaux, de sorte que l'auditoire fut divisé. Par conséquent quelqu'un en autorité, qui était pacifique, proposa que celui de la maison quaternaire et Tzl discutassent la question controversée devant les groupements variés des amants de la connaissance et désigna un temps pour la discussion. Lorsque cela fut annoncé, tant de personnes s'attroupèrent à la cité, à cause de la sagesse et de l'éloquence renommées, à la fois de Ehudah et de Tzl que non seulement la cité était bondée mais que beaucoup de personnes campaient autour d'elle, car c'était au temps de l'été.

Ai. — Il suit, dans ce rouleau, ce qui est tracé en caractères que, quoi qu'ils me semblent familiers, je ne peux pas déchiffrer.

Ala. — Que mon bien-aimé mette ses pouces dans les paumes de mes mains pour que par hasard il se rappelle leur signification.

Ai. — Je me suis rappelé les caractères et leur signification.

Ala. — Alors mon bien-aimé peut savoir ce qui est écrit et, s'il le veut, déclarer ce qu'il sait.

Ai. — Que ma bien-aimée écoute et n'oublie pas ce que ses oreilles entendent et ce que sa mentalité comprend.

De la discussion de Tzl et Ehudah au sujet des
RITES CÉRÉMONIAUX

Laquelle discussion eut lieu dans la cité sacrée en présence d'une grande multitude de peuple de toutes nations et de tous pays.

Tzl. — Hommes et frères (1), fils de Brah à mesure que vous manifestez la lumière qui vous illumine, par la charité qui est une avec la justice! Il vous est connu à tous que depuis que la pure lumière fut tempérée par la diffusion entière ou partielle de ses rayons, diffusion depuis laquelle l'illumination individuelle parfaite ou la vision claire ou sans voile n'a pas été manifestée en sa duelle perfection, en raison de ce qui la voilait, c'a été la coutume de faire usage de certains rites cérémoniaux, sociaux et moraux principalement dans l'objet de suggérer, à ceux qui en étaient témoins, la solennité, la grandeur ou l'importance de la parole ou de l'action qui était leur *raison d'être*. En cette matière, nous soutenons que toutes les nations, tous les peuples sont libres de s'abstenir ou de faire usage de tels rites cérémoniaux, moraux et sociaux, et de les ordonner et régler comme ils l'estiment le plus convenable pour les objets qu'ils désirent atteindre, aussi longtemps qu'en faisant ainsi ils ne violent pas l'unique loi : la charité. Dans cette affirmation, je ne parle pas par moi-même, mais en accord avec la perception intellectuelle de mes frères et pères. (2)

Ce n'est pas pour parler des rites sociaux et moraux que

(1) Signifiant les hommes évolués et ceux appartenant à la hiérarchie sacrée dont l'orateur était membre.

(2) Le terme a deux significations : 1° les chefs hiérarchiques, 2° ceux qui étaient les descendants directs et les plus hautement évolués des hommes représentants qui étaient des intermédiaires entre les hommes et les êtres plus raréfiés de bonne volonté envers l'homme.

nous sommes ici ; s'il en était ainsi notre discussion serait tenue en public comme celle d'hier et non pas parmi des hommes et des frères seulement, comme elle l'est aujourd'hui, mais plutôt il s'agit des rites spéciaux qui sont fréquemment appelés occultes, parce qu'ils se rapportent à ce qui est caché de la généralité des hommes et qui ne doivent, en ordre, être révélés qu'aux sages et prudents, quoique malheureusement cela ait été depuis longtemps vulgarisé pour le grand péril e ceux qui essaient de pratiquer ce qu'ils ne connaissent pas, sans une dûe préparation et, quelquefois, pour le péril de la collectivité humaine aussi : ceux-ci à cause de leur propre déséquilibre, dont la cause est l'excès, attirent à eux des êtres plus raréfiés de semblable nature, qui effectuent la matérialisation par les moyens que leur offrent les évocateurs et qui non seulement participent à leur œuvre, mais en leurs pensées et leurs intentions, et même en leurs impulsions, donnent puissance non seulement au vouloir et à l'objet spéciaux pour lesquels ils sont appelés à aider, mais à la pensée prédominante de celui qui les attire ou les évoque. Ainsi en fut il à l'égard de Ausuah, qui, avec des rites cérémoniaux qu'il avait acquis subrepticement et qu'il ne comprenait que partiellement, évoqua un être qui fut décrit dans son nom comme ayant été fréquemment en rapport avec de grands sensitifs et qui par leur intermédiaire comprenait beaucoup des causes immédiates des phénomènes physiques.

Quelque temps avant l'évocation, Ausuah apprit qu'un certain homme qui luttait contre lui pour la légale possession d'un morceau de terrain sur lequel se trouvait une ruine où, disait-on, un trésor était caché, en avait obtenu la possession depuis longtemps disputée : en apprenant cette nouvelle il fut ému de subite furie, et s'exclama devant le porteur de la nouvelle qui était un domestique de confiance. « Les mauvaises gens apportent les mauvaises nouvelles » et sa pensée était : « Il valait

mieux vous pendre dans le champ que de venir à moi avec de mauvaises nouvelles, telles que celle-ci ».

Pendant le temps de l'évocation il lui sembla qu'il s'était mélangé avec sa pensée concernant le messager, et que, comme il s'est exprimé lui-même, la pensée était devenue formation. Cette sentientation fut tellement persistante et douloureuse qu'étant dans le calme et en sang-froid, de bonne volonté et bienveillant, il cessa le rite cérémonial tout de suite et se rendit à toute vitesse au champ. Ne voyant personne il entra dans la ruine et trouva le messager s'agitant vivement, pendu par le cou à une barre de fer qui supportait un mur du vieux bâtiment. Il coupa la corde et dès que le domestique se fut remis de la secousse, il le questionna sur la raison qui lui avait fait commettre un acte aussi téméraire. L'homme répondit qu'étant lui-même colérique et attaché à son maitre, les paroles qu'il lui avait dites : « Seulement les mauvaises personnes apportent de mauvaises nouvelles » l'avaient bouleversé et que, dans son trouble, la pensée lui était apparue comme une chose tangible : « Mieux vaut vous pendre dans le champ que de venir à moi avec des nouvelles telles que celle-ci ». Et graduellement il lui sembla que cette pensée était plus forte que lui et il s'en alla au champ et se pendit.

Il est vrai que nous soutenons unanimement qu'aucun être plus raréfié n'a le pouvoir de provoquer les actions des hommes contre leur propre volonté, mais malheureusement l'homme peut se prêter par ses passions, ses impulsions et ses désirs déséquilibrés aux desseins des êtres avec lesquels il se met en rapport non naturel et qui sont néfastes pour ces hommes qui sont eux-mêmes déséquilibrés et qui ne savent pas même la propriété d'une évolution telle que ce qui constitue la protection.

Passons maintenant à la considération de la nécessité et de la non nécessité, de l'avantage et du désavantage des rites cérémoniaux ».

Rassala le chef hiérarchique parla alors ainsi :

« Comme à tout moment nous sommes sujets à l'interruption, ma pensée est que Tzl et Ehudah qui ont tous deux la connaissance concernant ces choses, à la fois du rituel et de la pratique, parlent premièrement des cultes les plus intéressants parce que affectant le plus près l'homme, savoir, la purification et les rites cérémoniaux variés y ayant rapport.

La Transsubstantiation et ses rites cérémoniaux.

Le sacrifice et les rites cérémoniaux sacrificiels.

La Médiumnité et ses rites cérémoniaux ».

Alors Earsh (ainsi appelé à cause de son habileté en la connaissance de la sentientation des autres hommes) dit :

« La pensée de Rassala est celle de la grande majorité de ceux qui sont assemblés ici ».

Rassala répondit : « S'il en est ainsi, nous voudrions premièrement entendre Tzl sur la purification et ses rites cérémoniaux, non pas que nous préférions un orateur avant un autre, mais parce que Ehudah est toujours avec nous, tandis que nous n'aurons pas toujours Tzl ». (Or cette parole de Rassala fut comprise par quelques-uns comme signifiant qu'il devinait la dissociation précoce de Tzl ; cependant ses paroles voulaient dire simplement ce qui est enregistré)

Alors Tzl lorsqu'il entendit la parole de Rassala se leva de la couche sur laquelle il était étendu, laquelle était placée avec celle d'Ehudah, sur une estrade élevée au bout Est de la grande salle, et faisant un signe de sa main gauche comme quelqu'un qui fait signe à quelqu'un de venir, ce qui était familier à tous ceux qui l'avaient entendu parler auparavant, il dit : « Selon la pensée de Rassala que Earsh témoigne être celle de la plupart de ceux qui sont assemblés ici, je parlerai premièrement de *la Purification et ses Rites Cérémoniaux*.

(A suivre.)

UN COIN DU VOILE

(*Suite*)

Hercule et sa jeune épouse voyagent vers Thèbes.

Ils sont rattrapés par un groupe de sages accompagnés par des soldats qui les entourent.

Hercule, à un sage. — « Où allez-vous et pourquoi nous dérangez-vous dans notre voyage ?

Le Sage. — Puisque nous voyageons vers Thèbes, pourquoi ne formerions-nous pas une seule compagnie ? *(A un compagnon.)* Jamais je n'ai rencontré auparavant un sentienteur aussi puissant. Il gagnera pour nous la faveur du roi et une grande récompense.

Hercule. — Je sens que vous êtes envoyés par votre roi Ercenus qui demande aux Thébains un tribut annuel parce qu'ils tuèrent son père. Je connais le tribut que votre roi exige ; sous le titre de cent bœufs il exige la perfection des perfections des sensitifs mâles de descendance royale ou noble ; vous les choisissez à l'aide de vos sens évolués d'ouïe et d'odorat qui vous rendent aptes à entendre quels néophytes le maître considère comme les plus forts — même quand vous êtes loin d'eux — et, en les approchant, à sentir l'odeur de leurs vêtements auriques. Ainsi votre roi prive notre cité de leurs principaux trésors humains. (S'adressant à Dicama). Dirigez mes forces contre ces

hommes. (Dicama le fait et leur sentientation d'ouïe et d'odorat leur est retirée. Ils sont embarrassés et terrifiés.)

Le Chef. — Qui êtes-vous ?

Hercule. — Je suis le fils du roi du ciel et d'une mère mortelle. Retournez à celui qui vous a envoyés ; dites-lui qui vous avez rencontré et ce qui vous est arrivé et ajoutez : C'est ainsi que parle le fils de Zeus : « Lorsque vous marcherez contre Créon roi de Thèbes, vous me rencontrerez. »

*
* *

Alors le fort lutteur enleva Dicama de l'âne sur lequel elle était montée et la porta dans ses bras, en toute hâte, à Thèbes de Boétie. Quand Ercenus et ses armées vinrent pour assiéger la cité, en vérité ils trouvèrent le fils de Zeus qui se reposait dans la demeure de sa mère et d'Amphitryon ; par la direction de Dicama il envoya beaucoup de forces contre les assiégeants, les vainquit et força leur roi à envoyer à Thèbes deux fois le nombre de leurs hommes les plus forts parce que les plus évolués, tous les ans. Alors Créon roi de Thèbes récompensa richement le fort lutteur, et pour couronner ses récompenses, il lui donna sa fille Magarra. Dans une vision de la nuit, Athena parla à Hercule en ces termes : « Il ne s'est pas écoulé un cycle solaire depuis que vous avez jeté votre manteau sur Dicama, et maintenant vous voudriez bien accepter une autre passive royale ; prenez garde de ne pas tomber dans le déséquilibre et ainsi au pouvoir de ceux qui sont contre nous. Car bien qu'à l'égard des hommes qui suivent la voïe de la sagesse, je sois plus puissante que la Reine du Ciel, à l'égard de ceux qui suivent la voie des impulsions et du désir, elle est plus puissante que moi. »

Ainsi Hercule différa sa réponse à Créon au sujet de sa fille Magarra ; mais Créon étant un homme astucieux et expérimenté dans les passions des hommes, et étant très désireux d'être allié au puissant fils de Zeus, fit un festin

d'adieu qui dura pendant toute une semaine avant le départ d'Hercule. Une nuit que tous les principaux hommes du pays étaient présents, quand l'enjouement fut à son comble, douze vierges, filles de noble naissance, entrèrent et dansèrent devant le roi et ses hôtes ; comme elle se balançaient en cercle, en se penchant de ci de là avec un mouvement ondulant semblable à celui d'un bateau que les ondes bercent doucement, la princesse Magarra entra dans le cercle telle une oiselle blanche qui après son vol se repose légèrement sur le sol, les ailes encore soulevées, comme si elle était prête à reprendre à tout moment son essor ; ses beaux bras blancs voilés d'une soie transparente étaient tendus vers Hercule ; celui-ci ayant bu amplement du jus du fruit de la vigne qui avait été bien conservé dans de vieilles outres, se leva de sa couche en s'écriant : « Belle et royale vierge, je vous aime, je vous aime. »

Le roi, sans se lever, dit aux hôtes assemblés :

— « Soyez témoins que devant nous les principaux hommes, et les douze plus nobles vierges de notre pays, le fils de Zeus a proclamé son amour pour notre fille, la princesse Magarra. »

Hercule répondit : « Je ne savais pas que celles-ci étaient de nobles vierges, ni que la plus belle était Magarra. Puisqu'il en est ainsi, avec grande joie j'accepte par elle l'alliance avec vous et les votres, car je l'aime, je l'aime ».

Ainsi Magarra devint la deuxième épouse d'Hercule.

Or quand Dicama et Magarra se rencontrèrent, Dicama portait dans sa main une branche d'olivier sur laquelle était perché un jeune hibou blanc, et sur l'épaule droite de Magarra se touvait un jeune paon.

Magarra dit : « Je vois que vous êtes d'Athena. »

Dicama répondit : « Je vois que vous êtes de Hera. »

Alors Hercule qui avait mené Magarra à Dicama sut pour la première fois que Magarra était sous l'influence de Hera; il en fut troublé et d'autant plus profondément quand

Dicama dit : « Emmenez Magarra chez elle ; qu'ai-je de commun avec vos ennemis ? »

Cette nuit-là, comme Hercule, vexé et las, cherchait le repos dans la chambre de Dicama, il rêva qu'Athena lui parlait par l'intermédiaire du jeune hibou blanc, en disant : « Quittez ce lieu et ce pays, n'emmenez avec vous que Dicama, alors je vous protègerai. »

Mais au moment où il s'éveillait, il trouva à côté de lui le jeune paon qui effleura son front de sa fine tête arquée. Alors un grand désir surgit en lui de revoir Magarra une fois encore avant de la quitter ainsi que le pays ; aussi il se rendit à sa chambre, accompagné par le jeune paon. Magarra le reçut à bras ouverts, avec de chaudes démonstrations de joie qui contrastèrent favorablement dans la mentalité d'Hercule avec l'amour calme et profond de Dicama. Oubliant tout en un long embrassement passionné, il s'endormit, la tête appuyée sur la poitrine de Magarra.

Pendant son lourd sommeil, il eut une vision dans laquelle il se vit endormi sur un lac beau en apparence, mais dont les eaux étaient saumâtres. Le lac était entouré des guerriers d'Arès et au dessus du lac planait une multitude de paons. Une sensation de danger envahit Hercule à la pensée qu'à ce moment il n'avait ni épée, ni aura protectrice, et intuitivement sa pensée se tourna vers Athena. A son évocation silencieuse, il vit arriver quatre messagers à pieds ailés ; le premier lui offrit une épée en disant : « De la part d'Hermes afin que vous puissiez tailler votre chemin à travers les armées d'Ares ». Le deuxième lui offrit un arc en disant : « De la part d'Appollon afin que vous puissiez faire une ouverture dans le dôme des oiseaux d'Hera qui vous surplombent. » Le troisième apporta une armure d'or et dit : « De la part d'Hephestios pour que vous puissiez traverser les armées d'Ares sans armes. » Et le quatrième lui tendit un manteau de la couleur du saphir en disant : « Pour que par l'intelligence vous soyez

à l'abri des ruses de votre ennemie immortelle, la reine du ciel. »

Mais comme il était sur le point de recevoir leurs dons avec gratitude, Magarra murmura son nom, et se levant à moitié, se pencha sur lui et pressa ses lèvres corallines contre les siennes. Tout disparut pour lui dans un lourd sommeil. Lorsqu'il s'éveilla, Magarra n'était plus là, et sur son front reposait la souple tête huppée du paon d'Hera ; il sut que la plus précieuse de toutes les possessions, celle de l'intelligence, lui avait été partiellement arrachée.

A cette époque, Magarra alla trouver le roi son père et le persuada de renvoyer Dicama à la maison de son père, en donnant comme raison que sa seule vue émouvait Hercule jusqu'à la furie, de même que la présence de sa mère Alcmène qui en apprenant le terrible malheur qui avait frappé son fils, était venue le voir. Ainsi sur le conseil de Magarra, il ne fut plus permis à Dicama et à Alcmène de voir l'époux et le fils qu'elles aimaient si tendrement.

Pendant très longtemps, Hercule resta là où la triste calamité l'avait accablé, mais après qu'il eut, dans une crise de furie, tué les enfants que Magarra avait eus de lui, le père de celle-ci refusa de l'abriter et il erra d'un lieu à un autre comme un vagabond.

Terribles étaient ses souffrances ; grande était la réjouissance de ses ennemis mortels et immortels. Il n'y a pas de temps où les dieux personnels ne se soient fait gloire de l'agonie des hommes qui leur refusent l'honneur suprême.

Hercule erra ainsi pendant de nombreux cycles solaires, sans aucune arme de protection sauf un gros gourdin qu'il s'était coupé à un arbre poussant près de l'endroit où il avait lutté contre le lion et l'avait vaincu. Un jour il trouva dans un lieu solitaire, un jeune homme endormi sous l'ombre d'un rocher ; la furie s'emparant de lui, il l'étourdit du gros bout de son arme et le perça au cœur avec l'extrémité pointue, de sorte que la transition fut instantanée. En se penchant pour boire du sang artériel, il vit

sur le petit doigt de la main gauche de celui qu'il avait tué, une bague qu'il reconnut pour être celle qu'il avait donnée à Dicama le jour de leur mariage, et il devina que le jeune homme qu'il venait d'assommer était son propre fils. Il sauta debout avec un rire fou, le sang chaud remplissant encore le creux de ses mains qui lui servaient de coupe, un peu de sang éclaboussé sur son front qui avait été effleuré par la souple tête huppée du paon, et au toucher de ce sang l'esprit de furie qui l'avait possédé depuis si longtemps, s'en alla.

Hercule s'assit à côté du corps inanimé de son fils, étourdi de douleur, jusqu'à ce qu'un déluge de larmes vint le soulager.

Alors il enterra le corps dans un endroit où ni homme, ni bête ne pourrait le déranger, et il abrita le corps nerveux dans l'arbre où il avait coupé son gourdin. Puis il ne sut que faire, car il avait peur d'appeler Athena à son aide puisqu'il avait refusé d'accepter ses conseils. Il s'étendit par terre en attendant l'aube du jour : juste au moment où la première clarté rosâtre annonçait le soleil levant, il entendit une voix qui paraissait venir de l'horizon à l'est et qui l'appela par le nom de la famille de son père adoptif Amphitryon : Alcœus, le nom par lequel il avait souvent été appelé pendant son enfance.

Quand il eut répondu : « Me voici », la voix dit : « La lumière n'est-elle pas le symbole de l'intelligence et Apollon n'est-il pas seigneur et dieu de la Lumière ? Allez maintenant consulter le Pythien pour que vous sachiez ce que vous devriez faire. »

Il répondit : « Comment puis-je chercher ainsi et demander conseil à l'oracle du Seigneur de la Lumière, puisque j'ai refusé l'arc qu'il m'a offert ? »

La voix reprit : « Le Dieu de la Lumière est trop bien accoutumé au refus des mortels d'accepter ses dons pour s'être même souvenu de votre refus. Allez donc à Pytho sans crainte ou défiance. »

Ainsi Hercule se leva et alla à Pytho pour pouvoir apprendre des lèvres du Pythien la volonté du Seigneur de la Lumière à son sujet. Il est très beau le site de Pytho que Zeus choisit pour le culte du fils de Latone ; car ne sachant comment trouver l'endroit que Latone vit dans une vision, il enleva deux aiglons blancs de leur aire sur les hauteurs de Parnassus et fit emporter l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest ; quand ils eurent atteint la maturité, ils furent lâchés en même temps, et ils se rencontrèrent sur la pente septentrionale du Mont Parnasse où on entend le chant des eaux tombantes. C'est pourquoi l'endroit fut appelé Delphes à cause des aigles frères qui s'y rencontrèrent.

Comme le jeune lutteur se reposait au coucher du soleil, au bord du ruisseau qui divisait la muraille rocheuse du nord, il entendit une voix qui disait : « Celui qui voudrait faire des œuvres puissantes, doit, par nécessité, être purifié, et celui qui a besoin de purification pour avoir versé le sang humain pour la deuxième fois, ne peut être purifié que par celui qui est capable de conduire quatre chevaux blancs. »

Hercule répondit : « je voudrais bien être purifié de la tache de sang qui est terrible pour tous mes sens ; maintenant que la raison a recouvré son trône et qu'une fois encore je suis un disciple d'Athena. Mais hélas, je ne sais où trouver un homme qui puisse conduire les quatre chevaux, car je sais que, sous ce symbolisme, on doit comprendre un homme dont l'être physique quaternaire est tellement équilibré que chacun de ses degrés est blanc par son juste balancement. »

La voix répliqua : « Reposez-vous, enfant fatigué de l'immortel et de la mortelle, et dans le sommeil, les frères aigles, qui se rencontrèrent dans ce lieu, vous montreront le chemin, et si vous les suivez — car vous êtes libre — ils vous conduiront à cet homme. »

Alors, avant le lever du soleil, Hercule se leva et suivit les frères aigles jusqu'à ce qu'il fut arrivé à un lieu où un bouc se tenait debout : sa toison était blanche et pure

comme de l'argent raffiné. Il suivit le bouc par des voies étroites et rudes jusqu'à ce qu'il eut trouvé l'habitation de l'homme qu'il cherchait. Il y demeura jusqu'à ce qu'il fut pleinement purifié. Or, pendant un cycle solaire, il endura beaucoup de choses si calmement et courageusement que ceux qui avaient charge de lui le purifièrent cérémonialement à la fin de ce cycle solaire et il fut reçu par l'homme qui était capable de conduire les quatre chevaux; il reconnut en lui le fils de Sthenelas qu'Hera, par l'intermédiaire d'Illittuyai, avait fait naître avant lui pour qu'il fut gouverneur de la race de Persée.

Lorsqu'ils le surent, ils s'embrassèrent et Eurysthenes dit : « A vous aussi le pouvoir de contrôler les quatre chevaux blancs. Si je n'eusses pas été équilibré et spiritualisé dans les degrés quaternaires de mon être, les choses eussent été plus dures pour vous, à cause des instigations contre vous qui m'ont assailli, venant de vos ennemis immortels. »

Hercule répondit : « Mon avenir, je l'ai voué à la rédemption, par conséquent je suis bien aise de pouvoir, moi aussi, conduire les quatre chevaux. »

Eurysthenes répliqua : « Pour celui qui prend sa place en rédempteur ceci n'est pas assez. Mon conseil est que vous alliez à celui qui peut garder blancs et controler 3.000 chevaux. »

Mais Hercule répondit : « Vous êtes le chef de la race dont, en mortel, je suis. Permettez-moi de demeurer avec vous et prescrivez toutes les œuvres que vous voudrez. »

Alors Eurysthenes reprit : « Chacun est son propre cosmos et vous êtes libre de faire ce que vous voulez de vous-même; mais notre pensée est que celui dont le serpent a effleuré le front et qui sous son influence causa la dissociation de l'homme, n'est pas propre à l'office que vous choisissez. »

Néanmoins quand Eurysthenes eut constaté qu'Hercule restait ferme en son aspiration, après que quatre lunes eurent cru et décru, il l'appela à lui.

Eurysthenes. — « Lorsque vous n'étiez encore qu'un garçon vous avez délivré le pays du fléau d'un lion. Si vous le voulez, partez d'ici et ne revenez que lorsque vous aurez tué le grand lion M e n qui entraîne les hommes à une semi torpeur pour leur retirer leur énergie ; et les immortels eux-mêmes, ceux qui sont amis des hommes, ne peuvent pas les tirer de cette torpeur. Même Hephrestus, de la lumière ou intelligence active, n'a pas réussi à tuer ce grand ennemi, et la voix de la source du nord déclare qu'il ne pourra être vaincu pour l'homme que par l'homme.

Hercule. — Ceci est l'œuvre dont j'ai soif, c'est la rédemption. En outre dans une vision de la nuit d'hier, Hephrestus se tint debout à mon côté et m'appela par mon nom : « Alcæus Hercule ; » quand j'eus répondu, il me donna une arme faite de l'or de l'essence et du blanc de l'esprit : sur le premier étaient tracés les caractères P H, et sur le second, les caractères A H (1). Je voudrais comprendre leur interprétation.

Eurysthenes. — L'or de l'essence et la blancheur, semblable à l'argent raffiné, de la spiritualité sont de magnifiques constituants d'une arme que l'homme a dans son conflit avec ces ennemis autres que l'homme. Les caractères symbolisent la bouche ouverte parce que la respiration de l'or et de l'argent assimilables est un moyen de renouvellement pour la force vitale physique. C'est parce que cette épée n'est efficace que dans la main de ceux-là seuls qui possèdent l'état physique intégral. Allez donc à la rencontre de M e n (2) pour tâcher de prévaloir sur lui.

(1) Communément décrit comme du cuivre jaune semblable à de l'or. Le constituant du cuivre jaune rouge étant composé de 85 parties de métal jaune et de 15 parties de métal blanc.

(2) Men : langueur, lourd sommeil, paresse.

LES ŒUVRES DU FORT LUTTEUR

Eurysthenes. — Douze jours se sont écoulés depuis le départ de mon frère ; il ne revient pas et nous n'avons reçu aucune nouvelle le concernant. »

Un officier d'Eurysthenes entre.

— « Les messagers que mon seigneur le roi a envoyés, sont de retour avec la nouvelle que celui qui est parti d'ici revient vêtu de la peau du lion, avec la tête en guise de casque. Quand les messagers ont rencontré le vainqueur, la vue de celui-ci ainsi vêtu, les a tellement terrifiés que quelques-uns se sont évanouis de peur.

Eurysthenes, à part. — « Il ne faut pas qu'il cause une panique chez notre peuple. (A l'officier.) Nous-mêmes irons à la rencontre du vainqueur, pour lui souhaiter la bienvenue, en dehors de la porte de la cité. »

Hors la porte de la cité, Eurysthenes rencontre le vainqueur vêtu en lion.

Eurysthenes. — « Noblement mon frère a prévalu, et il a pu par suite de sa surabondante activité dont la force est augmentée encore par l'arme de Hephrestus, se vêtir de l'enveloppe de Men ; mais il ne faut pas qu'il l'apporte dans la cité de peur que les faibles dorment d'un sommeil dont ils ne s'éveilleraient pas ; car Men descend de monstres, la chimère avec le dragon gardien du fruit des Hespérides et le sphinx ne sont-ils pas ses proches parents ? »

Hercule. — « Ma volonté est d'aider l'homme, non pas de lui nuire ; mais j'ai grand besoin de repos car la lutte a été ardue. Là-bas dans le champ, il y a la tente d'un berger, j'y entrerai et me reposerai. »

Eurysthenes. — « J'ignorais qu'il y eut dans le champ une tente de berger. »

Quand Eurysthenes et Hercule entrent dans le champ, la tente intérieure est voilée par des tentures alternativement

d'argent et d'or et l'enveloppe extérieure, la douxième, est de soie non filée.

Hercule. — « C'est l'œuvre d'Hephrestus à qui reviennent la louange et l'honneur de la victoire. Sous l'ombre des enveloppes d'argent et d'or, je serai soutenu par la respiration, et ma force sanguine sera renouvelée ; de la sorte, quand vous penserez bien de me désigner une autre œuvre je serai apte à l'accomplir.

Eurysthenes. — Adieu, mon frère, jusqu'à ce moment là.

Hercule. — Adieu Eurysthenes. (A lui-même.) Athena m'a enseigné la prudence des mortels qui est d'attribuer tout l'honneur et toute la louange aux Dieux, jusqu'à ce qu'ils soient immortels eux-mêmes. Les flèches d'Apollon et l'arme d'Hephrestus étaient également impuissantes pour prévaloir contre le monstre. De mes propres mains, je l'ai tué. Voici quel fut le conseil d'Athena : « Qu'en raison de votre puissance, soit son voile pour tous les hommes : pour vos inférieurs de peur qu'ils ne vous fuient, pour vos égaux de peur qu'ils ne vous haïssent ; pour vos supérieurs de peur qu'ils ne vous estropient. » C'est pourquoi j'ai voilé à Eurysthenes la manière dont j'ai été victorieux.

Eurysthenes, à part. — Qu'elle est grande la puissance du fils de Zeus ! je chercherai comment pouvoir le mieux le gêner dans ses œuvres et prolonger ses labeurs, de peur que peut-être la volonté de Zeus ne prévale sur celle d'Hera et qu'Hercule prenne sa place comme chef de la race de Persée. »

SCÈNE II

Une ouverture dans la tente extérieure.

Eurysthenes. — « Alcaœus Hercule.

Hercule, apparaissant. — « Me voici, que voulez-vous ?

Eurysthenes. — Puisque vous m'avez dit : « Je me suis

reposé et rafraichi », je suis venu pour vous désigner une autre œuvre.

Hercule. — « Qu'Eurysthenes qui est le chef de notre race, déclare sa volonté. »

Eurysthenes. — L'être à une tête, vous l'avez tué, mais celui à neuf têtes vit et ravage le pays près de la cité où je vis le jour comme chef de la race de Persée, par le soin de la reine du ciel. Aussi terrible que puissante est l'Hydre élevée sous la protection de la principale déesse, avec ses huit tètes *qui forment une double clôture pour la tête centrale qui est immortelle.* En outre ce redoutable monstre dont la mère a les traits et les yeux d'une belle vierge et le corps d'un serpent, demeure dans un marais qui exhale un miasme au poison fatal.

Hercule. — Je me baignerai dans l'eau d'Amaz (1) et ainsi je pourrai peut-être vaincre ce monstre.

Eurysthenes. — Que mon frère revienne encore en paix à Eurysthenes.

Hercule, à part. — Quand des gouverneurs tels qu'Eurysthenes parlent de paix, cela signifie la guerre à outrance. Tolaus. Tolaus. »

Tolaus entre et s'incline devant son maître.

Hercule. — Avez-vous vu Eurysthenes venir et s'en aller ? Avez-vous entendu les paroles qu'il a prononcées ?

Tolaus. — Comment le compagnon de mon seigneur pourrait-il manquer de voir et d'entendre, puisqu'il se tient dans la partie extérieure de la tente ?

Hercule. — Depuis l'époque de ma grande peine, la mémoire me fait parfois défaut. Savez-vous quelque chose de cette Hydre ?

Tolaus. — Que trop bien ! N'était-ce pas ma mère qui conduisait le char de Persée tiré par des nymphes ailées lorsqu'il assaillit Medusa ?

(1) Courage, puissance, rapidité.

Hercule. — C'est vrai. Mais que le fils de celui que ma mère enfanta à Amphitryon, ne m'appelle pas « mon seigneur », mais plutôt mon ami. Et maintenant décrivez-moi cette Hydre.

Tolaus. — Les huit têtes de l'Hydre sont : la confusion, la peur, la superstition, la vanité, l'orgueil, l'envie, la colère, la paresse, et la tête centrale à qui ceux qui sont des adversaires de l'homme, cherchent toujours à donner l'immortalité est...

Hercule. — Quoi ?

Tolaus. — L'ignorance. Les pensées d'Eurysthenes sont connues à Hera et aux siens. Montez donc sur votre char à quatre chevaux pour que vous alliez vite aux eaux d'Amaz de peur qu'elles ne soient troublées par Ares. »

⁂

Le même endroit, Eurysthenes et Hercule.

Eurysthenes. — Donne un récit de ta lutte contre l'Hydre. Qu'as-tu fait pour vaincre le monstre redoutable ?

Hercule. — Je me suis baigné dans les eaux d'Amaz avant qu'elles ne soient troublées par Ares.

Eurysthenes. — Avez-vous fait ainsi par votre propre pensée ?

Hercule. — Non. Par la prévoyance de Tolaus, le fils du fils de ma mère et d'Anto Médusa. Et puis...

Eurysthenes. — Ce qui suivit n'importe pas du tout, ni par quel moyen vous avez prévalu non plus, puisque le mérite appartient à Tolaus dont l'Intelligence a préparé la voie par laquelle il a conduit le char.

Hercule. — Mais ce fut moi, moi seul qui luttai contre l'hydre terrible, fendant une à une les huit têtes qui, à mesure qu'elles tombaient, repoussaient en se dédoublant jusqu'à ce que je fusse impuissant à les compter. Ce fut moi, et moi seul qui avec les flèches de lumière du Dieu Soleil coupai la tête centrale, pour l'arracher ensuite de

mes propres mains et l'attacher sous le dur rocher de l'oubli. C'est moi et moi seul qui ai trempé les flèches de mon arc dans le fiel du monstre tué, de sorte que leurs blessures sont inguérissables, et maintenant je puis lutter même contre les Dieux incarnés.

Eurysthenes. — « Néanmoins cet exploit, cette victoire sont dûs non pas à vous-même, mais à Tolaus le fils de votre mère ; pour vous ils sont nuls et vides. »

Eurysthenes se détourne et Hercule, couvrant son visage de ses mains, fond en larmes.

Hercule. — J'ai lutté jusqu'à ce qu'il ne me reste plus de force, mais maintenant par le sentiment même de l'injustice, elle est revenue. (Se levant et jetant en arrière la tête de lion.) Mais j'ai prévalu. »

(S'étendant sur le sol en dehors de la tente. A Tolasu) : « Suivez Eurysthenes et quand vous l'aurez rejoint dites : « Ainsi parle Alcæus au chef de la race de Persée qu'il sert par la volonté de l'Oracle : « Désignez-moi, je vous prie, une autre tâche, car je suis prêt. » (Sortie de Tolasu.)

— « Quand les yeux d'une des têtes de l'Hydre ont rencontré les miens, pour la première fois je me suis trouvé face à face avec la peur, et mon désir, ma volonté se concentrèrent sur l'affaiblissement et la destruction de ce que je craignais. Il en est ainsi à l'égard d'Eurysthenes. Pour quel motif l'oracle de Delphes a-t-il désiré que je serve le protégé de la puissante déesse qui est mon ennemie ? Le Seigneur de la Lumière est-il contre moi parce que mon intelligence fut obscurcie pendant quelque temps, ou bien est-ce que lui aussi craint l'homme ?

Eurysthenes, entre. — Tolaus m'a apporté l'étrange nouvelle que vous êtes prêt à entreprendre une autre grande œuvre. Cependant il faut bien que vous soyez fatigué.

Hercule. — N'oubliez pas, ô Eurysthenes, qu'il y a en moi deux natures : en fils d'Alcmène je suis accablé par mes labeurs ; en fils de Zeus je vaincs la faiblesse mor-

telle par la force divine. C'est pourquoi je suis prêt à remplir la tâche que vous me désignerez.

Eurysthenes. — « Ecoutez. Il était une fois une fille d'Océanis qui échappa à la poursuite de Zeus. Quelqu'un chez qui se trouvait la puissance, la sauva ; en témoignage de sa gratitude, la sauvée donna à son libérateur un beau cerf blanc dont les bois étaient d'or pur et les pieds ferrés de l'or et du blanc semblables à l'arme qu'Hephrestus vous a donnée. Ce cerf vous le capturerez et me le porterez.

Hercule. — « Où demeure le cerf blanc ?

Eurysthenes. — Dans le pays des chasseurs et bergers où le grand fleuve prend sa source.

Hercule. — Au milieu des descendants d'Arcas que Zeus revivifia. Très rapides sont les flèches de ces chasseurs, très vigilants sont ces gardiens de troupeaux.

Eurysthenes, d'un air moqueur. — Le fils de Zeus craint-il ?

Hercule. — Le désir de la conservation de la vie n'est pas la peur. Eurysthenes, avez-vous oublié que j'ai vaincu cette tête de l'Hydre ? »

(A suivre.)

GLANES PSYCHIQUES

(*Suite*)

Lorsque le signal fut donné et que les canots prirent leur course, le nouveau venu agita à peine ses rames, de sorte que la pensée de ceux qui veillaient dans les grands bateaux ou de sur le rivage fut : « L'étranger a ramé de loin et s'est fatigué ». Mais Hia, la quatrième enfant et fille unique du roi et de la reine, dit à ses compagnes · « Si cet homme au visage sombre et résolu avait été fatigué, il ne serait pas entré dans la course ». Et elle le surveilla. Alors, subitement, comme les autres rameurs disparaissaient de vue, elle ordonna à un serviteur de lui amener son cheval le plus rapide afin de pouvoir gagner le poteau d'arrivée avant les rameurs, ce qui n'était pas difficile pour quelqu'un qui montait bien à cheval et à une allure rapide, parce que la route était exempte d'obstacles pouvant empêcher le cours direct, tandis que le fleuve était replié en courbes dans toute la longueur de son cours, depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée.

Guidant son cheval aussi près du poteau gagnant qu'il lui fut possible, Hia guetta l'arrivée des canots avec une anxiété qu'elle ne pouvait s'expliquer, et quand le canot cramoisi et or d'Alphéus et le sombre canot de l'étranger apparurent de front, son cœur battit d'excitation. Comme les deux rameurs s'approchaient du poteau gagnant, elle vit que bien que les canots fussent encore de front, la pâleur d'Alphéus et les gouttes de sueur qui tombaient de son visage portaient témoignage de sa fatigue, tandis que le visage sombre et résolu de son rival était tel qu'elle

l'avait vu à son arrivée : et quand, au dernier moment, d'un coup de rame vigoureux il obligea son canot de dépasser celui d'Alphéus et d'arriver le premier au but, elle ne ressentit aucune surprise comme la ressentit la foule qui attendait l'issue de la lutte.

Or Alphéus était populaire auprès de tous, du prince au paysan : par conséquent lorsqu'ils virent que l'étranger l'avait vaincu dans la course, au lieu d'acclamations, des murmures bruyants ou sourds de mécontentement se firent entendre ; ce qu'observant, Alphéus s'approcha du canot gagnant, et tendant sa main vers le rameur, le congratula de son habileté et de sa victoire ; mais celui-ci parut ne pas voir la main tendue et répondit courtoisement, mais froidement : « La rapidité n'est pas la même chose que l'endurance ; donc, au mieux, je ne suis qu'à demi-vainqueur. »

Un festin fut donné dans les jardins du palais, cette nuit, en l'honneur du vainqueur ; mais il s'excusa sous prétexte de fatigue.

Néanmoins lorsque le contrôleur le visita et dit : « Comme vainqueur il vous appartient de choisir le temps, la direction et la durée de la course d'endurance. »

Il répondit : « Qu'un des buts soit la crique de la caverne hantée : quant au temps de la course, je laisse au prince Alphéus le soin de décider, puisqu'il paraissait fatigué et doit nécessairement avoir le temps de recouvrer ses forces : quant à moi j'ai dormi, et me suis éveillé fort et vigoureux. » Et en réponse à la remarque du contrôleur qu'Alphéus dormait maintenant, il répliqua : « Il ne dort pas du sommeil dont j'ai dormi. » Et le contrôleur fut intrigué, car c'était un homme simple, pour lequel le sommeil était le sommeil et rien de plus.

*
* *

Le soir précédant la course d'endurance, la reine fit venir Alphéus et exerça toute son influence pour le dissuader de

disputer la victoire ou de s'aventurer sur la mer, à cause d'un vague mais persistant présage de malheur qui l'avait troublée dans sa sieste et dont elle ne pouvait pas se débarrasser.

Peu de temps après qu'il se fut retiré à son palais, sa sœur Hia vint à lui et lui dit qu'en la nuit quelqu'un en vêtement luisant à sa propre similitude lui était apparu et lui avait dit : « Je suis un moi plus raréfié de votre frère Alphéus, mais il est incapable, par manque d'évolution, de m'entendre ou de me voir : dites-lui donc qu'il faut absolument qu'il ne rame pas dans la course dont le but est la crique de la Caverne Hantée. »

Alphéus, qui avait écouté dans un silence respectueux les paroles de sa mère, répondit à Hia gaîment en disant : « Notre mère et vous ma sœur avez été impressionnées à craindre, à cause de votre affection pour moi. Voilà tout. »

⁂

Quand le temps de la course d'endurance approcha, le lieu de départ était bondé de spectateurs ; mais peu de monde alla au but, sauf le juge de la course, car tout le monde évitait, par crainte ou coutume, la crique de la caverne hantée : mais parmi le petit nombre qui y attendait l'issue de la lutte, se trouvait Hia, vêtue comme une simple jeune fille, en manteau brun dont le capuchon cachait la tête et la figure : ce dont personne ne s'étonnait, parce que le vent était fort. Au moment où on attendait l'arrivée des canots, la surface de la mer devint de plus en plus agitée, et quand comme à la course de vitesse, le canot d'Alphéus et de son sombre compagnon apparurent de front, les vagues montantes s'élevaient de temps en temps si hautes que les deux canots aussi bien que ceux qui les suivaient à la plus courte distance étaient cachés pendant quelques moments à ceux qui veillaient sur le rivage. Or il était nécessaire de prendre le large un peu afin d'arriver

à la crique, à cause de bas rochers qui étaient groupés près du rivage de chaque côté de l'entrée. Les juges, le petit nombre de spectateurs et Hia qui veillait avec une douloureuse anxiété, virent les deux canots tourner et se diriger droit vers la crique, toujours de front ; puis une grande montagne d'eau bouillonnante s'éleva entre eux et le rivage avec un rugissement pareil au tonnerre ; tous furent trempés, et il y eut une panique momentanée parmi eux. Lorsqu'ils se furent remis ils ne virent que les canots des compétiteurs moins avancés. Les canots d'Alphéus et de l'étranger et leurs habiles rameurs avaient disparu. A la montée de la marée, la forme blanche immobile d'un homme vigoureux jeune et beau dont la large ceinture trempée étincelait de pierres précieuses dans la clarté solaire du matin, fut trouvée par les pécheurs sur le rivage, entre les jardins du royal palais et la crique. Il y eût deuil dans tout le pays à cause de la perte d'Alphéus et le roi ne survécut pas longtemps à la perte de son premier-né. Parmi tous ceux qui pleuraient Alphéus, Hia et Bisaul étaient les premiers.

Le prince Bisaul non seulement par la succession héréditaire, mais par le libre choix des habitants du pays, régna à la place de son père ; mais quoique tout ce qui pouvait être fait pour alléger la souffrance et contribuer au bien-être général fut fait, il n'y eut ni festins, ni réjouissances publiques, car la perte d'Alphéus suivie de celle du roi avait laissé un nuage de douleur sur le pays.

∴

Un an s'écoula et alors le premier ministre pria formellement Bisaul de choisir une jeune fille pour être reine et perpétuer sa race selon la coutume du pays. Bisaul répondit : « Je n'ai rencontré aucune jeune fille qui me plaise ou à qui je plaise spécialement. Choisissez donc pour moi. »

Cette même nuit quand les ministres se réunirent pour discuter le choix de la reine, la froide clarté de la lune jeta trois ombres sur le rivage de la crique qui montait jusqu'à l'entrée de la caverne hantée. Une des ombres était celle d'une femme maigre à taille élevée : la deuxième, celle d'une figure svelte voilée et la troisième celle d'un jeune homme vigoureux en costume de chemineau. Après quelques moments d'apparente hésitation, la femme la plus âgée dit au jeune mendiant et à la jeune fille et à deux témoins sur le rivage, en répétant leurs noms, d'entrer dans la cave et dès qu'ils furent entrés avec elle, elle appela à voix basse : « Adkarma, Adkarma. » A son appel, le magicien vint des profondeurs intérieures et demanda : « Que désirez-vous ? »

Elle répondit : « Depuis la conception de Yakabhé, une fois seulement je vous ai cherché, lorsque, quatre ans après notre bannissement, le feu de la vengeance me brûlait très ardemment. Vous savez comment, avant que j'eusse le temps de vous demander l'accomplissement de votre promesse, un lourd sommeil m'accabla dont je me suis éveillée pour me trouver dans le lieu de mon bannissement.

Vous savez ou devinez aussi que neuf mois après, une enfant me naquit ; cette enfant est une fille et elle est très belle. »

— « Et votre demande ? »

— « Est que le fils qui est compté comme le second fils du feu roi dont le premier-né n'est plus, règne à la place de son père ou bien que ma fille soit la reine de Bisaul. »

— « Ces deux événements sont incompatibles. Choisissez. »

— « Choisissez plutôt vous-même, puisque les enfants sont également les vôtres. »

— « Comme chez les Dieux, de même chez nous. Nous ne pouvons aider que ceux qui s'aident. Essayez donc premièrement la réalisation de votre principal désir ; et s'il ne

réussit pas, le deuxième vous est ouvert. Agissez avec courage et prudence, sachant que ma puissance est avec vous. »

∴

Le lendemain matin, comme le jeune roi se promenait sur le rivage vers lequel les jardins du palais descendaient, en pente, il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il n'entendit pas les pas qui marquaient le sable uni, ni ne vit les deux personnes dont les longues ombres étaient jetées à ses pieds par le soleil, se levant sur le rivage. Et ce ne fut que lorsque une voix d'homme réclama : « Pour l'amour de Dieu, aidez-nous ! » qu'il aperçut devant lui un jeune mendiant et à quelques pas derrière lui la plus belle jeune fille qu'il eut jamais vue, dont les yeux étaient du bleu des eaux profondes et dont la belle figure était entourée de cheveux dorés.

Etonné par cette vision de beauté, Bisaul se tint debout pendant un moment, regardant silencieusement, et puis demanda au mendiant : « Quelle aide demandez-vous ?

— « La belle jeune fille que vous voyez est l'unique fille restante du grand chef Norda qui au temps de leur jeunesse fut le compagnon d'armes du feu roi. Son château a été saccagé et lui-même et toute sa famille passés au fil de l'épée ; ce fut seulement par mon courage et mes subterfuges que moi qui suis un humble vassal, j'ai sauvé sa fille unique. L'aide que je demande n'est pas pour moi mais pour la belle et noble jeune fille qui n'a aucun endroit où reposer sa tête en sûreté. »

∴

Quand les principaux ministres se rendirent auprès du jeune roi pour lui dire qu'ils avaient unanimement choisi une royale vierge de la famille de la feue reine comme son

épouse, il leur répondit que depuis qu'il les avait priés de lui choisir une épouse, il s'en était choisi une lui-même et il leur dit tout ce qui était arrivé de bon matin, comme il se promenait au bord de la mer. Ils le suppliaient au moins de prouver que l'histoire du mendiant était vraie et qu'elle était réellement la fille du Chef ; mais il refusa de retarder les fiançailles, en disant : « Si Alppa était la fille d'un mendiant ou d'un esclave je la ferais ma reine. »

Ainsi les fiançailles du jeune roi et d'Alppa furent proclamées et suivies rapidement de leur mariage.

Ceux qui veillaient anxieusement observèrent que le mendiant, maintenant courtisan, suivait le roi comme son ombre, et qu'il conversaient fréquemment ensemble.

Quand Hia questionna Bisaul sur la présence constante du mendiant et ses conversations avec lui, il répondit : « Il me plaît et il a promis de me faire savoir certains rites, par lesquels les sages du nord exécutent d'apparentes merveilles ; car quoiqu'il ne soit qu'un vassal du chef Norda, il est bien instruit en matière occulte. »

— « Ne vous fiez pas à lui, dit Hia, il y a du rouge dans son ombre (1). »

Le jeune roi rit en répondant :

— « Ma sage sœur n'est-elle pas au-dessus des croyances en des telles sottes superstitions. »

Mais Hia répondit gravement :

« Des présages ne sont pas des superstitions. Si notre frère Alphéus avait fait attention aux paroles de notre mère et à mon avertissement, il n'aurait pas péri dans la mer courroucée. »

L'intimité du roi et du mendiant fut bientôt remarquée non seulement par Hia et les conseillers qui le mieux aimaient Bisaul, mais par toute la maison royale. Assez fréquemment Bisaul quittait le palais au milieu de la nuit

(1) Il y a une vieille croyance que lorsqu'un ennemi s'approche de celui à qui il veut du mal, son ombre est rougie.

et prenait la mer dans un bateau où ramait le mendiant et ne retournait qu'au lever du soleil : mais à toutes questions il était silencieux sauf pour Hia à qui il dit : « Je vais avec cet homme, qui est fidèle et sage, afin d'apprendre de lui les rites occultes et les cérémonies de son pays qui est celui de la reine dont il sauva la vie.

— Mais le sauveur n'est pas apprécié quand on a une antipathie pour la sauvée ».

Pour la première fois, il se détourna d'elle avec déplaisir ; ainsi Hia retourna chez elle tristement en murmurant : « Hélas ! mon frère ! »

Après ceci, tout en continuant à veiller sur le jeune roi avec affection et sollicitude, elle ne tenta pas d'intervenir entre lui et Yakabhé, parce que la prudence l'avertissait que si elle faisait ainsi elle l'éloignerait d'elle de plus en plus.

*
* *

C'était le vingt cinquième anniversaire de la nuit de la disparition de Kadmah et de Mashamah. La lune décroissante au dessus de laquelle des sombres nuages se pourchassaient, illuminait la mer tempétueuse sur laquelle aucun bateau de pêche n'osait s'aventurer. Le hurlement du vent et le gémissement des vagues qui se brisaient sur les galets dominaient tous les autres bruits et Hia qui se tenait debout près de la fenêtre fermée, essayant en vain d'apaiser la tempête des craintes, des doutes, des noirs pressentiments qui surgissaient en elle, vit l'éclair bleu en zig zag jaillir de l'obscurité au moment où des nuages obscurcissaient la lumière inconstante de la lune. Subitement un fracas terrible, suivi du bruit sourd d'une chute, se confondit avec les rugissements des vents et des eaux. La gloire des jardins du palais, le grand cèdre du Liban qui avait été planté par les premiers roi et reine de leur ancienne dynastie, venait d'être fendu et renversé.

Hia, debout, presque hors d'haleine, les mains pressées sur son cœur pour en calmer les pulsations vit, à un moment où les nuages découvrirent le visage de la reine maladive de la nuit, la forme d'un homme qu'elle reconnut être le mendiant ; il entra dans le bois qui s'étendait entre les jardins en pente du palais et le rivage. La première sensation d'Hia fut celle du soulagement en constatant que Bisaul n'était pas avec lui ; mais cette pensée consolante fit place bientôt à un présage de malheur, et appelant sa compagne et confidente favorite, elle lui dit de s'enquérir minutieusement du roi pour savoir s'il se trouvait dans le palais. Bientôt sa messagère revint avec la nouvelle que le roi, à l'aube du jour, était allé dans sa pirogue à la caverne hantée à cause d'une vision que la reine lui avait relatée et qu'il avait donné des ordres pour que personne ne le suivit, même s'il était absent le jour et la nuit. Quand Hia entendit ceci, elle fut excessivement inquiète et répondit : « Aucun canot ne peut tenir sur une telle mer, mais il y a un autre moyen pour approcher la caverne hantée ; je sellerai mon cheval et il m'emportera en sureté par la route de montagne, coupée dans les falaises s'élevant au dessus du rivage »

Sa compagne remarqua : « Cela ne se peut pas, car les torrents des montagnes sont descendus pendant l'orage avec une violence inouïe, emportant tout devant eux et les plus grands ponts sont balayés. »

Alors Hia se couvrit le visage de ses mains et pleura en refusant d'être consolée, car elle pleurait Bisaul comme on pleure les dissociés, disant : « Malheureuse que je suis, plus jamais je ne verrai son visage. »

Grande fut sa surprise lorsqu'à l'aube sa compagne favorite entra dans sa chambre avant qu'elle eut quitté sa couche sur laquelle elle avait passé une nuit blanche, en disant : « Ne vous lamentez pas ma princesse, car le roi est revenu sain et sauf. »

Mais au grand étonnement de sa compagne. Hia ne ma

nifesta aucun signe d'allégresse : elle se leva dans la sombre robe flottante qu'elle n'avait pas quittée et se tint debout près de la fenêtre regardant l'étendue des eaux dont les vagues en tumulte étaient couronnées d'écume. Alors elle vit une chose étrange ; un milieu des eaux tempêtueuses dont la furie avait plutôt cru que diminué, il y avait un sentier étroit, uni, qui ressemblait à un sillonnement de cuivre fondu, et s'étendait jusqu'au rivage qui bordait le bois ; le long de la voie serpentine de la mer, une pirogue glissait avec une grande rapidité et dans la pirogue un homme était assis ; il tenait les pagaies dans ses mains, mais ne faisait avec elles aucun mouvement apparent. La première pensée de Hia fut que l'homme était le mendiant, le favori de son frère. Mais quand la clarté de la lune tomba sur sa figure, elle vit qu'il était plus grand, plus svelte, plus distingué que le mendiant, et en même temps elle reconnut dans celui qui avait ainsi le pouvoir de produire un sentier de repos sur les eaux bouillonnantes et houleuses, un homme dont la force occulte était beaucoup plus grande que celle du mendiant : elle devina que c'était nul autre qu'Adkarma de la caverne hantée.

Descendant rapidement les marches qui menaient du balcon au jardin où gisait le cèdre abattu, elle se hâta vers le rivage ; en y arrivant, elle s'aperçut que le sillon cuivré sur lequel glissait la pirogue, faisait se séparer de petites ondes à ses pieds, comme si aucun souffle d'orage n'agitait les eaux de chaque côté du sillon. Quelques minutes s'écoulèrent, puis la pirogue toucha le rivage, et l'occupant se tint debout devant Hia et dit gravement.

— « Vous avez évoqué Adkarma dans la pensée et il a obéi à votre évocation. Que voulez-vous ?

— « Où est Bisaul, mon frère ?

— « Suis-je, moi, le gardien du roi !

— « Ce n'est pas le moment pour de vaines paroles. Vous avez leurré mon frère Alpheus et l'avez attiré vers

son malheureux sort, et une intuition persistante me dit que la reine Alppa dont l'influence sur le roi devient de plus en plus puissante, est votre instrument.

— « Ceux qui dans des moments d'excitation écoutent la voix de leur soi-disant intuition, sont sujets à voir autrui par la sombre lumière de la passion, plutôt que par la lumière claire de l'intelligence, et ainsi à les juger faussement ».

Au moment même où il parlait ainsi, Hia entendit la voix de sa compagne qui l'appelait et qui venait en courant rapidement à travers le petit bois ; à peine arrivée au rivage elle s'écria :

— « Tout va bien, le roi est de retour sain et sauf. »

Hia levant alors les yeux et rencontrant le regard ferme et scrutateur d'Adkarma, lui dit :

— « La nouvelle apportée par ma compagne est bonne ; mais pour moi elle ressemble aux pommes de Sodome qui ne contiennent que des cendres. »

Au moment où elle parlait, elle entendit un étrange sifflement sur les eaux, et regardant dans la direction d'où il venait, elle vit que la trace cuivrée serpentine sur laquelle la pirogue du magicien avait glissé jusqu'au rivage, avait disparu sans laisser aucune trace, et que l'intensité de la tempête s'accroissait rapidement.

— « Si je vous ai, oui ou non, jugé à tort, le temps et les évènements le prouveront, reprit-elle. En attendant ce fut en accord avec ma pensée que vous êtes venu ici ; puisque le sillon de repos n'est plus sur les eaux, vous ne pouvez, par des moyens naturels, retourner dans votre pirogue à la caverne hantée. Allez donc à la maison des étrangers illustres, et demeurez-y jusqu'à ce que la tempête soit calmée. Ma compagne vous montrera le chemin. »

Mais Adkarma déclina son offre, disant :

« J'ai l'habitude de passer mes jours et mes nuits sous le pavillon ouvert des cieux, et si la pluie ou la grêle descendent de leurs demeures du pays des nuages, ma pirogue de peau ou le creux d'un rocher m'abriteront. »

Ainsi Hia et sa compagne retournèrent seules au palais. En arrivant près du cèdre tombé, le bruit de nombreuses voix, comme d'un tumulte, frappa leurs oreilles ; en se dirigeant du côté d'où venait le bruit, Hia vit une foule de soldats et de citoyens assemblée autour de la porte du sud du palais, celle qui était la plus éloignée de la mer. Quand elle approcha, un officier de la garde du roi vint à sa rencontre, et après l'avoir saluée il lui dit en réponse à sa question sur la cause du tumulte : « Le serviteur de la reine, connu communément parmi nous comme le mendiant, est apparemment devenu fou, car il déclare qu'il est le roi et insiste pour aller aux appartements royaux où le roi est maintenant en train de déjeuner avec la reine. Sa demande réitérée, devenue violente, de passer les portes, et le refus des gardiens du palais ont attiré la foule qui devient de plus en plus compacte. »

Puis il ajouta : « Permettez-moi donc de conduire la Princesse à l'appartement du roi par la porte de l'est, pour qu'elle puisse voir par elle-même que tout va bien à l'égard de Sa Majesté. »

Un officier supérieur intervint en disant : « Sa Majesté est fatiguée par son voyage dans la tempête, la reine est malade par suite de l'anxiété qu'elle a éprouvée à la pensée qu'un malheur pouvait arriver au roi. Par conséquent des ordres sont donnés pour que personne ne soit admis au palais jusqu'à demain. »

— « Mais je ne suis pas comme les autres, répondit Hia ; il n'y a pas de moment où mon frère ne m'ait reçue de jour ou de nuit. »

— « Je regrette d'avoir à dire à votre altesse qu'aucune exception n'a été faite à la prohibition d'approcher de leurs majestés. »

Hia se détourna pour cacher son émotion ; en faisant ainsi elle entendit les clameurs de la foule qui s'éloignaient de plus en plus ; elle s'enquit à ce sujet et apprit que le mendiant avait été chassé de la porte et que la foule le

poursuivait. Une défaillance soudaine et jusqu'alors inconnue l'obligea à s'appuyer sur le bras de sa compagne, mais recouvrant rapidement son sang froid, elle pria l'officier qui sympathiquement était resté tout proche, de rejoindre le poursuivi et les poursuivants, pour prier d'abord le peuple, à son nom à elle et au nom de sa mère, de ne faire aucun mal au mendiant, et s'ils persistaient dans leur poursuite, de délivrer le malheureux de leurs assauts. La clameur venait de la direction du rivage où Adkarma avait débarqué, mais subitement les cris cessèrent de sorte que rien ne se fit plus entendre que le sanglotement de la mer qui commençait à se calmer, et Hia pensa : « Peut-être qu'Adkarma a exécuté quelque merveille, ou que le peuple en le voyant a deviné qui il était et saisi de panique s'est enfui sur les hauteurs. » Comme elle pensait et s'étonnait ainsi l'officier revint avec la nouvelle qu'au moment où la foule poursuivait le mendiant le long du rivage, il avait brusquement disparu, et qu'on n'avait trouvé qu'un étranger endormi à côté d'une pirogue dans laquelle il avait probablement réussi à échapper à la furie de la tempête ; alors les poursuivants s'en retournèrent croyant que celui qu'ils pourchassaient s'était refugié dans un des nombreux trous ou des petites cavernes, ou bien qu'il avait escaladé un rocher et s'était jeté dans la mer.

Le lendemain de bon matin, Hia se hâta vers le palais ; elle fut tout de suite admise, mais en entrant, elle trouva la reine, seulement, qui la reçut très affectueusement et lui dit qu'au lever du soleil Bisaul avait quitté la cité pour aller calmer par sa présence les habitants d'une certaine province de son royaume ; ils avaient subi la perte de leur récolte fruitière par suite d'un violent orage de grêle pendant lequel la terre avait tremblé de sorte que beaucoup de bâtiments étaient lézardés, et ils attribuaient tous ces malheurs à elle (la reine) et à son serviteur, le favori du soir. Hia observa que pendant que la reine racontait la circonstance qui avait nécessité le brusque départ du roi,

ses yeux ne rencontrèrent pas une fois les siens, mais tournaient dans leurs orbites de façon inquiète, et de plus en plus elle fut impressionnée par la certitude qu'il y avait quelque mystère que la reine cherchait à lui cacher. En même temps, le désir de connaître le sort du mendiant devint si fort qu'elle se détermina à aller au rivage, et si le magicien était encore là, d'essayer de résoudre ce mystère dans lequel elle devinait qu'il était le principal facteur. Quand elle arriva à l'endroit où la pirogue avait été retirée de l'eau, elle ne trouva personne, et comme le soleil matinal d'été envoyait ses chauds rayons sur le rivage, elle monta la pente douce de galets, et à l'ombre de la falaise, elle marcha dans la direction de la caverne hantée, absorbée en une pensée profonde et douloureuse.

— « Prenez garde. »

Quand ces paroles frappèrent son oreille, elle s'arrêta juste à temps pour ne pas se heurter contre la pirogue en peaux qui gisait le fond en l'air à l'ombre du rocher et auprès de laquelle Adkarma était accroupi.

— « Vous avez été longtemps à revenir, dit-il, je vous ai attendue hier.

— « J'ai été déçue dans mon espoir de voir le roi ; on dit qu'il a subitement quitté la ville. Dites-moi, où est l'homme que les gens poursuivaient et qui a disparu de leur vue soudainement ? »

(A Suivre.)

ÉDUCATION

Dès le début de sa publication, la *Revue Cosmique* qui entrera bientôt dans la septième année de son existence, a montré à ses lecteurs le danger d'une certaine forme de cannibalisme qui consiste non pas à gorger la chair avec de la chair humaine, mais à gaver les cerveaux avec des cerveaux humains indigestes, de sorte que les cerveaux gavés n'ont aucune force pour leur propre évolution.

Il a été maintes fois démontré que le moyen le plus puissant et le plus direct pour obtenir l'évolution progressive, est cette éducation qui développe l'intelligence individuelle la seule classificatrice naturelle et par conséquent légitime. Puisqu'il en est ainsi, le gavage *en masse* des cerveaux, actuellement appelé l'éducation, est une des *pires* pierres d'achoppement sur le chemin du progrès vers le perfectionnement.

Le récit suivant tiré du *Journal des Débats* prouve qu'au moins un des Inspecteurs d'Académie s'éveille à ce fait cosmique.

« Le *Journal des Débats* signalait ces jours derniers les « doléances d'un inspecteur d'Académie constatant que les « candidats au certificat d'études primaires ne savent rien, « notamment en histoire, et qu'ils confondent les temps, « les personnages et les faits au point qu'il est impossible « de savoir de quoi il s'agit. En voici un exemple cité par « M. d'Esparbès. Il publie deux copies qu'il garantit au- « thentiques et qui sont tellement phénoménales que la « garantie d'authenticité n'est pas superflue.

« Le sujet était :

« Dites ce que vous savez des batailles de Waterloo et « de Sedan. Quelles en ont été les conséquences pour « notre pays ?. »

« Voici la première copie :

« La bataille de Waterloo fut gouvernée par Napoléon III « et avait pour femme la princesse Eugénie. Il commença « à ne plus pouvoir la diriger et c'était un grand malheur. « Nous voyons la campagne de Russie à Wagram par le « maréchal de Mac-Mahon. Mac-Mahon gagna la bataille « de Bazaine. La paix fut signée à Campo-Formio. La cam- « pagne de Sedan fut désastreuse, c'est là que Turenne fut « mort. »

« Et voici la seconde qui est plus développée :

« Après la défaite de Waterloo, Louis XVIII s'en alla en « France. Il reprit trois autres ministres : Casimir-Perrier, « Thiers, Guizot. Le cardinal Fleury releva les affaires « par sa prudence. Louis XVIII fut empereur sous le nom « de Napoléon III. La bataille de Waterloo est sous le « règne de Napoléon Ier en 1704 contre les Anglais. Il fut « vaincu à cette ville et perdit beaucoup de soldats morts « dans la nuit du 4 août au passage du Saint-Bernard, Il fut « obligé de capituler avec 8.000 hommes. Cela lui parut « drôle, car il n'en avait pas l'habitude, mais puisque c'était « fait il fallait bien le supporter. Il est né en Ecosse. La « bataille de Sedan est sous Louis XIV contre les Russes, « nous y avons gagné cette bataille qui a fait beaucoup de « bien a la ville à cause de ses belles fabriques de drap les « plus renommées et par sa situation. »

« On pourrait croire à une mystification, mais il est peu « probable que ces enfants aient voulu mystifier leurs exa- « minateurs. Le digne inspecteur ajoute même que ce sont « des élèves présentés comme « bons », En ce cas on se « demande de quelle région ils peuvent bien être. Mais bons « ou médiocres, ils ne sont malheureusement pas seuls en « France. »

Une étude de la deuxième copie démontre que le jeune candidat au certificat d'études primaires possède une mentalité raisonnable et philosophique, ainsi que le prouve la remarque originale au sujet de Napoléon Ier : « Il fut obli-« gé de capituler avec 8.000 hommes. Cela lui parut drôle « car il n'en avait pas l'habitude, mais puisque c'était fait, « il fallait bien le supporter. »

Cependant son cerveau est gavé du cerveau d'autrui et ainsi il est non seulement arbitrairement soumis à des conditions impropres au développement individuel naturel, mais il est devenu incapable de digérer la nourriture mentale qu'on l'oblige à avaler, quelque nauséabonde qu'il puisse la trouver.

Récemment nous nous sommes trouvés dans la société d'un jeune fonctionnaire qui avait passé par la routine du collège et qui avait obtenu les certificats ordinaires d'une manière ordinaire. Au cours de la conversation, il parla de l'influence que la Reine Victoria avait eue sur le monde musulman depuis qu'elle avait été nommée impératrice de Turquie. Un autre jeune collégien parlait gravement de l'effet qui aurait été produit si le projet ambitieux du Président Carnot de faire de l'océan Atlantique un lac américain avait été réalisé ; et nous connaissons une jeune fille très intelligente qui raconta à sa sœur cadette que Napoléon perdit la bataille d'Azincourt parce qu'il persistait à se battre tout de suite au lieu de différer la bataille comme son oncle Clovis le lui avait conseillé.

Les résultats de ce gavage forcé du cerveau, appelé faussement éducation, seraient risibles s'ils n'étaient si excessivement tristes ; tristes parce qu'une mentalité dans laquelle on a fait la confusion en prime jeunesse, est préparée pour la confusion et le déséquilibre, aussi sûrement qu'une mentalité cultivée naturellement pour développer le moi intégral, est préparée pour la raison et l'équilibre.

Pendant environ 18 siècles les soi-disant lois d'enseignement ont, par leur illogisme, arbitrairement et assidûment

cultivé l'épuisement, le mélange et la confusion des intelligences, semant ainsi chez les jeunes et les inévolués les graines du déséquilibre ; à présent que l'Etat les assujettit en masse à un procédé de gavage du cerveau qui atrophie l'intelligence aussi fatalement que l'emprisonnement dans les chambres bondées et impures atrophie la croissance et la vigueur physiques, le dernier état de ces pauvres enfants qui sont les hommes de l'avenir, est pire que le premier. L'habituel est la nature. L'étudiant en médecine qui est écœuré à sa première entrée dans la salle de dissection, avant longtemps poursuit son œuvre avec sang-froid, sinon joyeusement. Le soldat qui entend pour la première fois les balles siffler à ses oreilles, s'enfuirait s'il n'était retenu par ses compagnons, et plus tard il ne s'aperçoit même plus du danger. L'homme qui a été élevé en plein air et qui se révolte en entrant dans la salle bondée d'une maison de logement, s'accoutume graduellement à l'atmosphère épuisée et impure. Et il en est de même pour toutes les entraves qui affligent la pauvre humanité depuis la compression des pieds et de la taille, jusqu'à ces chaines qui lient ensemble des hommes et des femmes formés pour se bouleverser, s'épuiser ou se neutraliser l'un l'autre. Les habitudes et les coutumes les plus absurdes, délétères ou nuisibles sont acceptées parce que « nos pères les ont suivies avant nous. » Ainsi le Cerbère à trois têtes est soutenu par les parents et les tuteurs sans égard pour la protestation passive ou active des jeunes victimes qui sont tous les jours sacrifiés sur les autels trempés de leur sang mental, psychique, nerveux et physique. Il est bizarre que ceux qui redoutent pour leurs enfants le moindre malheur ou la moindre souffrance dont ils soient conscients, les assujettissent à des conditions qui sapent en leurs sources les sangs intellectuels, moraux et vitaux ; et cela seulement parce que l'haleine anesthésiante du Cerbère à trois têtes les a rendus inconscients de l'hécatombe d'enfants.

Cependant les larmes silencieuses ou les cris vigoureux

des jeunes victimes qui n'ont pas encore appris à s'habituer à la sustentation de l'abattoir mental, moral et physique, sont comme le son d'une trompette qui ne donne nullement une note incertaine en son appel à la lutte contre le gavage des cerveaux, une des plus terribles têtes du Cerbère, car elle condamne les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles du monde civilisé qui ne peuvent se défendre à cause de leur jeune âge et de leur position dépendante.

Inutile de répéter que l'œuvre première du Cosmosophe est l'éducation ou évolution individuelle qui peut seule rendre l'humanité propre à être la manifestatrice de la Divine Intelligence. Cette œuvre utile et pratique dépend de l'initiative privée. Nous recevrons avec plaisir toutes les communications de nos lecteurs et coopérateurs relatives à cette œuvre prééminente et essentielle. Il ne faut pas oublier que la conception, le soph et la pensée qui est la formation, ne prennent leur valeur que par la réalisation ou action.

La théorie sans la pratique est comme un roi sans royaume.

QUESTIONS

—

I

« On écrit et parle ici beaucoup à propos du changement et de la modernisation des religions existantes, mais jusqu'à présent on ne songe guère à les abolir entièrement : on continue à désirer quelque guide défini en dehors de soi-même : on n'est pas assez fort pour se tenir debout sur ses propres pieds. »

C'est ainsi qu'il doit en être. Tous les changements ou transformations brusques sont accompagnés de violence avec laquelle la philosophie est incompatible.

L'effet naturel du Soph ou Lumière claire est de montrer les défauts, impuretés etc., parce que comme la radiance claire et pure point doucement comme la première lumière du matin, ce qu'elle illumine paraît de plus en plus tel qu'il est et non pas tel qu'il paraissait être dans une semi-obscurité.

« C'est la Lumière qui manifeste les choses telles qu'elles sont » est la parole d'un qui vécut il y a plus de 1900 ans. Si les soi-disant religions qui sont simplement des rayons de couleurs variées de la lumière blanche pure et claire, revêtus diversement par différentes sections de l'humanité, étaient tout d'un coup inondées de la radiance de leur origine plus raréfiée, l'effet serait semblable à celui qui est éprouvé par ceux qui ayant habité dans les profondeurs de la forêt et en sont retirés et transportés à la clarté du soleil, ne pensent qu'au moyen de retourner à l'obscurité parce que la lumière les aveugle et la chaleur les brûle.

Le fait que la majorité des penseurs concluent que les religions existantes ont besoin d'être changées et modernisées prouve que les religions sont regardées par eux comme étant vêtues et manifestées par l'homme si non absolument d'origine humaine, puisqu'il est reçu également

par tous les croyants que la Source de la Lumière est la même hier, aujourd'hui et à jamais, et que, de ce fait, un de ses Attributs et l'Immortalité.

Saül de Tarse remarque que ce qui change est prêt pour s'évanouir. Que les religions soient prêtes pour s'évanouir est prouvé par le fait qu'elles deviennent incompatibles avec l'intelligence actuelle et qu'en proportion de l'évolution intellectuelle est la diminution et la détérioration de la quantité de leurs adeptes.

Il n'est pas plus possible d'empêcher cette disparition que celle des ombres nocturnes devant la lumière de l'aube. Donc la considération n'est pas si oui ou non les religions peuvent tenir leur place, mais par quoi elles seront remplacées, remplacement obligatoire puisqu'il n'y a pas de chose telle que le vide. Les deux choses qui se présentent comme substituables sont l'Athéo-Matérialisme et la Philosophie. Le premier nie l'Existence des Dieux et regarde l'homme comme en quelques rapports un animal supérieur : une entité mécaniquement animée dont l'existence est terminée sitôt que le principe reconstituant cesse d'être généré.

Le philosophie pure soutient que le Cosmos est constitué par le Sans Forme et les Formes, par «Ce qui est à revêtir » et toutes les raréfactions et densités de la substance qui forment ce revêtement ; et que puisqu'il n'y a en ordre partout dans le Cosmos aucune division, par l'évolution toutes choses sont non seulement collectivement mais individuellement réalisables

L'Adepte de la première théorie se regarde soi et ses semblables hommes qui, selon lui, sont ce qu'il a de plus grand, comme étant après la dissociation de simples cadavres et rien que des cadavres.

La dernière soutient que non seulement chaque individu mais chaque atôme est le vêtement du Sans Forme et a par conséquent un droit à l'évolution progressive continuelle.

Ainsi qu'il sera clairement perçu, les deux théories sont irréconciliables : mais puisque les religions elles-mêmes qui avec tant de zèle cherchent à priver l'homme de ses droits légitimes, en commun avec la philosophie, lui laissent le libre arbitre, loin de nous soit-il de chercher à priver l'Athéo-matérialiste du droit à l'absorption complète ; au contraire il est préférable d'être absorbé par des constituants terrestres solides, liquides, gazeux et éthérés qui sont dans la sentientation humaine et d'être ainsi encore un facteur dans les formations terrestres, que d'être absorbé dans un quelque chose supra-subtil au delà de la sentientation humaine ; il vaut beaucoup mieux que les non évolués soient utilisables dans le grand laboratoire ter-

restre, comme ils le sont, que d'être purifiés de telle façon que rien n'en reste.

Etre est la loi universelle parce que l'être est la manifestation de la vie partout dans l'ensemble des Formes.

La paix à ceux qui sont de bonne volonté ; pour l'Athéo-Matérialiste l'absorption dans la matière terrestre ; pour le Christiano-Bouddhiste le repos des cieux ; pour le philosophe, l'évolution intégrale et progressive à perpétuité ; ainsi tous pourront être satisfaits et la satisfaction est une condition essentielle pour l'équilibre.

Quand au désir d'avoir un guide défini en dehors d'eux-mêmes, l'expérience a prouvé à travers les temps historiques que de tels guides sont généralement indéfinis : et une chose doit être rappelée à ceux qui cherchent ainsi, c'est qu aucune entité humaine ne peut être en rapport avec un être plus raréfié qu'elle-même qui ne soit pas dans le rayon de sa sentientation. Il pourra être répondu par des adeptes des Cultes des Dieux personnels que les Dieux des nations les plus à la mode sont sous plusieurs rapports au-delà de la sentientation mentale de leurs adorateurs, mais il faut comprendre que ceci ne forme aucune contradiction avec la constatation ci-dessus, puisque les Etres ainsi déifiés et adorés étaient dans la sentientation de ceux qui les ont présentés à l'humanité et ont fondé leur culte.

Quant à ceux qui sentent qu'ils ne peuvent pas se tenir debout sur leurs pieds il vaut mieux qu'ils s'étendent, puisqu'il est bien sûr qu'ils ne peuvent pas se tenir debout sur les pieds d'autrui, et on trouve généralement bien plus de sûreté à se reposer tranquillement qu'à être soutenu par quelque guide tout à fait en dehors de celui qui est guidé, inconnu et souvent très indéfini.

II

« Votre Revue nous est parvenue en notre home Australien, proclamant la paix à toute personne de bonne volonté quel que soit le peuple ou culte auquel elle appartienne. C'est à cause de cette bienveillance cosmique que je fais appel à votre aide, quoique je sois un membre de l'Eglise Protestante.

Voici ma position : ma femme et moi avons été, depuis huit ans, heureusement unis par le mariage ; nous jouissons de la santé et de la richesse, mais notre bonheur est incomplet parce que nous sommes saus enfant. Selon certaines formules autorisées, ma chère épouse s'est bourrée de nourriture, puis elle s'en est privée ; elle s'est refroidie

dans des bains froids, puis à moitié cuite dans des bains chauds, et finalement elle s'est presque empoisonnée avec des drogues dans son anxiété que le désir de ma vie soit réalisé ; mais sa bonne volonté et son endurance n'ont servi à rien quoiqu'il n'y ait aucune raison apparente pour ce triste fait. Donc je vous écris pour vous demander si vous pouvez m'indiquer quelque moyen oculte, saint et légitime pour atteindre mon désir et celui de ma femme ; c'est-à-dire quelque moyen qui soit légitime pour ceux qui étudient leur bible et craignent Dieu, etc., etc. »

« Puisque selon un vieux dicton : « la foi déplace des montagnes », et puisque notre correspondant est un étudiant biblique et un croyant dévôt, nous ne pouvons peut-être mieux faire que de lui répondre par des remèdes et des recommandations bibliques au sujet de la procréation des enfants.

Un des anciens chanteurs des Thlem, qu'on dit contenir toute la connaissance terrestre, constate que pour qu'une épouse soit semblable à une vigne féconde sur les murs de l'habitation, et que les enfants soient aussi nombreux que les fruits sur une branche d'olivier, une chose est nécessaire et c'est *la crainte du Seigneur*.

Mais comme notre correspondant a essayé ce moyen sans succès pendant huit années, il sera bon de considérer d'autres remèdes, ainsi que les obstacles dans la reproduction de la race dont il est question dans les écritures d'une date plus ancienne, et plus occultes que cette méthode prescrite par le poète roi.

Tout d'abord il y a le conte de la belle femme et sœur d'un grand chef Chaldéen qui n'eut aucun enfant et qui y trouva remède en donnant sa suivante à son compagnon pour qu'elle puisse, à sa place, lui donner un fils et héritier ; cette méthode avait certes sa commodité, mais probablement elle ne trouvera aucune faveur dans l'état actuel de la société civilisée.

Treize ans après cette substitution, lorsque la sensitive Princesse Chaldéenne eut depuis longtemps dépassé l'âge de l'enfantement, Dieu la visita, selon une entente antérieure, et elle donna naissance à un fils, ainsi que le lui avait prédit un être céleste en forme humaine qui vint à la tente du Chef avant la naissance de l'enfant, ce qui prouve l'efficacité des visites des anges. mais malheureusement, si le proverbe est vrai : « elles sont peu nombreuses et très espacées. »

Le petit fils de ce Chef n'eut point d'enfant par la compagne qu'il aimait, parce que Dieu, qui dirigeait les affaires familiales, voulut que l'autre femme, que le chef n'aimait pas, eut des enfants, et que la compagne aimée fut stérile pendant tout le temps de sa jeunesse et de sa pleine vigueur, ce qui était anti-cosmique puisque en proportion de la force pathétique qui unit les parents sont les capacités d'utilité et le bien-être des enfants.

Puisque l immutabilité est une des qualités attribuées aux Dieux, les hommes qui n'ont point d'enfants pourraient essayér de haïr leurs femmes dans l'espoir d'une intervention Divine en faveur de celles-ci.

Quoique cette méthode puisse ne pas avoir l'avantage de la nouveauté, elle est reçue comme biblique et par conséquent se trouve dans la limite de ce que notre correspondant appelle *légitime ;* d'ailleurs n'est-il pas dit par un dignitaire ecclésiastique : « Tout ce qui est biblique est béni » ?

En outre l'efficacité qui existe dans le rapport de la haine ou indifférence avec la conception, et de l'amour avec la stérilité est prouvée par le conte du sacrificateur qui adora *le Dieu des Armées* et qui avait deux femmes La plus aimée fut rendue stérile par ce Dieu qu'il adorait et par conséquent, malgré l'amour de son mari, elle fut très misérable. Cette femme qui aspirait à la maternité obtint la complicité du Dieu des armées dans son aspiration en promettant de dédier au service de la Divinité l'enfant à qui elle donnerait naissance, et de ne jamais lui faire couper les cheveux ni la barbe. Après quoi le Dieu la visita et elle eut trois autres fils et deux filles. Cette méthode pourrait être regardée favorablement par les rois guerriers dont la force est dans leur armée.

Ainsi qu'il sera compris, la tonsure rendrait incompatible la dédicace et les cheveux non coupés ; mais ceci n'affecterait pas la dédicace à une Divinité Anti-Catholique.

Il y a aussi un conseil spécial d'origine céleste pour procréer un enfant de grande force et de grand courage physique, ce qui est assez avantageux dans cet âge de faiblesse et de nervosité croissantes.

C'est également le conte de l'épouse et compagne d'un homme de renom, qui, par conséquent, fut stérile. Cette fois le visiteur céleste lui apparut quand son mari n'était pas présent et lui promit un fils aux conditions suivantes : la conceptrice ne devait ni boire du vin, ni manger aucun animal prohibé et le rasoir ne devrait pas toucher la tête de l'enfant promis pendant toute la durée de sa vie. Cette méthode serait spécialement commode pour

ceux qui ont fait vœu de tempérance et pour les végétariens.

Plusieurs siècles après ces évènements et d'autres semblables (qui à ce que l'on dit, ont eu lieu à travers une période de presque mille années), il est enregistré qu'une Divinité a visité non plus une femme mariée, mais une vierge de la royale race Chaldéenne, par l'intermédiaire d'un ange dans la forme humaine, lui causant ainsi une grande frayeur. Mais il y a peu de vierges du monde civilisé qui ne partageraient la crainte de la jeune fille chaldéenne dans des circonstances, apparemment si compromettantes, qui pourraient les obliger, par hasard, à se jeter dans les bras d'un menuisier pour conserver le plus précieux de tous leurs bijoux moraux : la réputation.

D'ailleurs notre correspondant anonyme est un homme marié, et ni lui, ni sa femme ne sont personnellement intéressés au dernier des exploits des Dieux personnels.

Notre correspondant, conclut en demandant s'il n'y a aucun écrit ancien sur le moyen d'influencer le sexe d'un enfant pendant la période de la gestation.

Certainement, et un des récits de cette influence est des plus fascinateurs pour les européens en général et l'étudiant des classiques en particulier. Zeus dès qu'il constata que sa sœur et épouse était enceinte, fut informé que selon une prophétie, le fils qu'elle avait conçu règnerait sur le monde à la place de son père et serait beaucoup plus grand que lui. Là-dessus Zeus dévora sa sœur épouse et plaça l'enfant dans sa propre tête ; le résultat de ce procédé fut qu'au temps voulu Athena, déesse de la sagesse, le fruit de l'amour de la puissance et de la prudence, fit son apparition. La question se pose naturellement (puisque le désir général est d'avoir des enfants mâles plutôt que femelles) de savoir si cette conception du roi du ciel ne pourrait pas être variée par le développement d'une enfant femelle dans le pied du père, pour obtenir un fils et héritier !

Une chose pourtant doit être prise en considération. Puisque le gouvernement de la terre n'est plus théocratique, la législation faite par l'homme qui, à la place des Dieux, règle maintenant toutes les affaires de la vie privée, sanctionnerait-elle cette intéressante expérience ?

Il y a encore un autre conte sur le moyen d'avoir une abondante progéniture. Il est enregistré qu'un jeune homme, aussi beau que les princes dans les contes de fées, devint le père de cinquante filles en s'endormant perpétuellement sur les marches d'un temple à la clarté de la lune. On peut se demander, à cause de la prédilection actuelle pour les garçons, si une belle jeune vierge s'endormait perpétuellement à la clarté du soleil, enfanterait-

cinquante fils ? Cette expérience a au moins le rare mérite d'être originale. Qui ne risque rien, n'a rien.

III

« Ayant récemment entendu des doutes et une dénégation formulés sur la possibilité de protéger à distance, je serai bien aise de savoir pourquoi cette protection est impossible ? »

L'impossibilité de la protection à distance est dûe, probablement, à la facilité qu'ont les hommes évolués d'extérioriser leurs degrés d'être et d'étendre leurs auras !

Le gérant, LEMERLE.

Saint-Amand (Cher). — Im. Exp. Pivoteau & Fils